

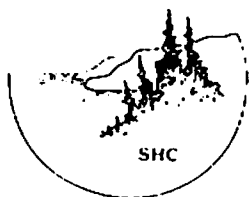


REVUE D'HISTOIRE

DE CHARLEVOIX



Cortes
et **L**égendes



La Société d'histoire de Charlevoix

Le sigle évoque les trois pays de Charlevoix, tels que perçus par Mgr Félix-Antoine Savard: la mer, la montagne et la forêt.

MEMBRES BIENFAITEURS À VIE

500 \$ et plus

Bibliothèque municipale de Clermont	Henri Jean & fils	Denise Perron
Blanche Bolduc	Les Impressions Charlevoix Offset inc.	André-P. Plamondon
Jean-Pierre Bouchard et Jacqueline Cimon	Imprimerie de Charlevoix inc.	Charles-Eugène Rochette
Andrée S. Bourassa	Robert Labbé	Cyril Simard
Caisse populaire de Baie-Saint-Paul	Ghislaine/Claude Le Sauteur	Famille Joseph A. Simard (SIMCOR inc.)
Corporation municipale La Baleine	MRC de Charlevoix	Jacinthe B. Simard
Corporation municipale de L'Île-aux-Coudres	Municipalité de Notre-Dame-des-Monts	Rita Smookler-Simard
Yvon Desgagnés	Municipalité de Saint-Hilarion	Ville de Baie-Saint-Paul
Donohue inc.	Réjean Ouellet	Ville de Clermont
Fondation René-Richard	Petites Franciscaïnes de Marie	

MEMBRES BIENFAITEURS

100 \$ à 499 \$

Johanne Bergeron	Cécilien Girard
Rosaire Bertrand	Clément Gravel
Francis H. Cabot	Gaudias Harvey
Julien Dufour	Journal Plein Jour sur Charlevoix
Marcel Dufour	Claude Saint-Charles
Pierre Fortin	François Tremblay

MEMBRES DE SOUTIEN

40 \$ à 99 \$

Louis Asselin	Yolande Dembowski	J. Raymond Larouche	Succ. Jean-Paul Lemieux
Auberge de nos aïeux	Jean Des Gagniers	Louise Lou Larouche	(André Michaud)
Benny et Gita Beattie	Gérard Doyon	Pierre G. Martel	Jean-Patrick Sullivan
Bibliothèque publique de La Malbaie	Georges Duchesne	André Michaud	Jacques Tanguay
Lionel Bergeron	Carole Dufour	André Morin	Denise Terrault-Duguay
Wilbrod Bhéer	Geneviève Dufour	Municipalité de Rivière-Malbaie	Manon Thibeault
J. Bruno Blackburn	Extincteurs Charlevoix inc.	Michel Néron	Denis Tourangeau
Suzanne Boily	Eudore Fortin	Georges Otis	Lédine/Yves Tourville
Sylvie Bouchard	Yvon Fortin	Laurent Ouellet	Chantale Tremblay
Jean Bouliane	Bertrand Fournier	Jean-Pierre Paquet	Francis A. Tremblay
Léonce Brassard	Evelyn Fournier-Labbé	J-Denis/Marthe Paquet	Georges-Étienne Tremblay
Ulysse Brassard	Cyprien Gauthier	Hélène/Jean Pelletier	Gérard Tremblay
Caisse populaire de Cap-à-l'Aigle	Léonard/Aurore Gauthier	Pierre Pépin	Ghislaine B. Tremblay
Paul-Émile Carrier	Serge Gauthier	Gilles Poulin	Guy Tremblay
Gérald Cayer	Yvon Gauthier	Yvon Racine	Marc-Adélar Tremblay
Jean-Louis Cayer	Hermann Gilbert	Martin Rochette	Rita Tremblay
Victor Cayer	Jasmine Gilbert	Lise Saint-Vincent-Blain	Roland R. Tremblay
Chambre de commerce de Charlevoix-Ouest	Magella Girard	Jean A. Savard	Sylvie Tremblay
Bernard Charlebois	Florida S. Harvey	Sylvianne Savard-Boulanger	Thomas-Louis Tremblay
Jean-Charles Claveau	Robert Harvey	Lise/Pierre Sévigny	Julie Tremblay-Bélanger
Agathe G. Collard	La famille Hénault	Nonie-Mary Shanly	André Trotier
Augustin Côté	Micheline Hudon	Jean-Denis/Betty Simard	Gilles Turcotte
Rémi Danais	Isidore Jean	Marcelle/G.-Émile Simard	Lucie Vanier-Vincent
Martial Dassylva	Christine Lafleur	Gabrielle Simard-Dumont	Bernadette Veilleux
	Pierre P. Langelier	Juliette Simard-Saint-Gelais	Ville de La Malbaie
	Réal Lapointe	Janet Slivitzky	Denis Zacardelli

Présentation

Il était une fois... Et s'ouvre devant nous le monde merveilleux du conte et de la légende. Personnages fabuleux, histoires fantastiques, espace magique de l'imaginaire sans cesse renouvelé.

Voilà l'itinéraire que propose ce numéro 22 de notre revue consacré aux contes et légendes de Charlevoix.

En fait, Charlevoix fut probablement l'une des régions les plus enquêtées par les folkloristes québécois. Dès 1916, Marius Barbeau enregistre des contes dans Charlevoix. Il sera suivi plus tard par Luc Lacourcière et Félix-Antoine Savard, parmi les plus connus. Il en reste aujourd'hui un précieux trésor sonore conservé en ce lieu de mémoire unique que sont désormais les Archives de folklore de l'Université Laval.

La présente parution offre quelques éléments de cet héritage que constitue notre folklore régional. Certaines pièces sont de source orale, d'autres ont été travaillées par l'imagination d'écrivains. Toutes font partie de ce grand ensemble qui forme notre mémoire collective. Nous sommes fiers d'offrir l'occasion de cette redécouverte en souhaitant que la tradition se maintienne et persiste à travers le temps.

Serge Gauthier et Rosaire Tremblay
Comité de direction de la revue *Charlevoix*

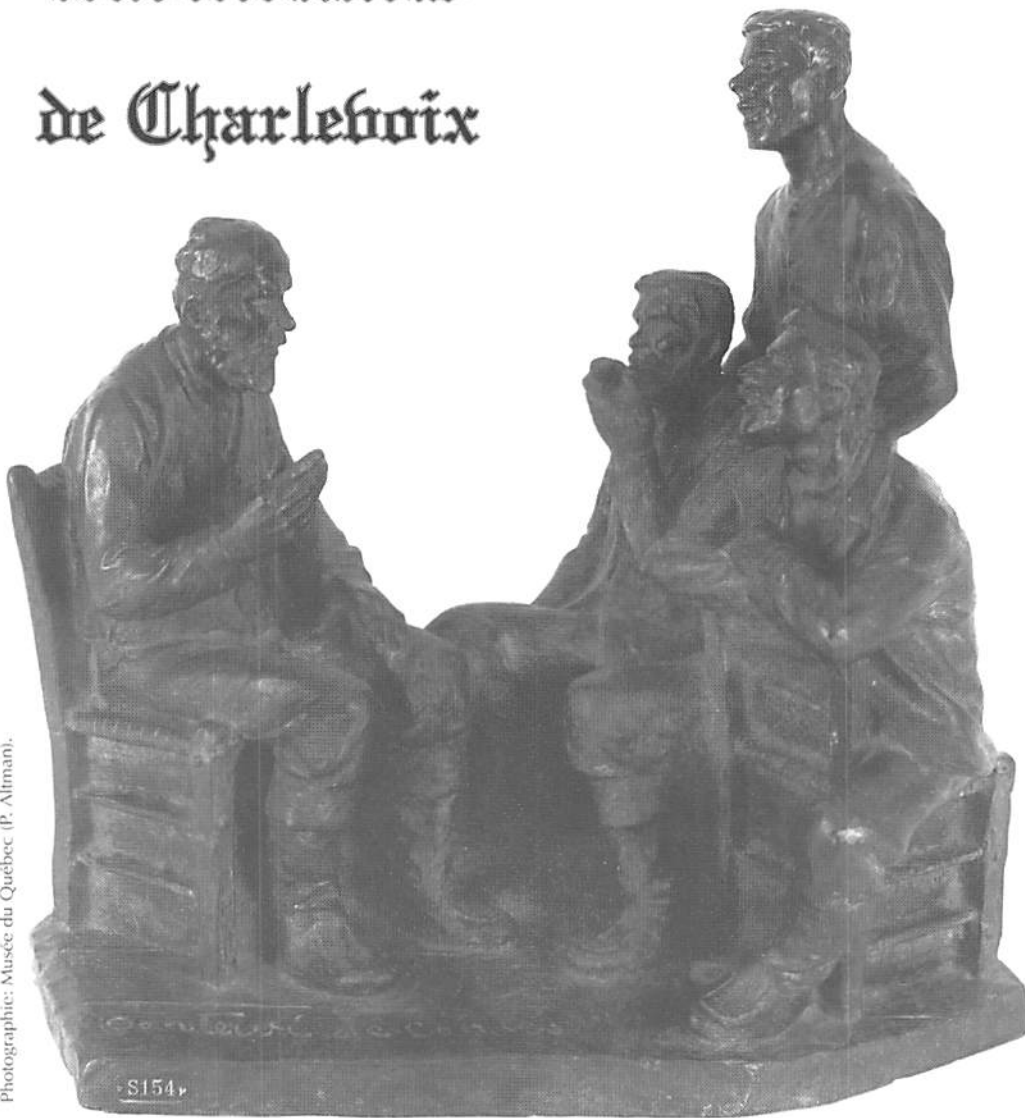
SOMMAIRE

Présentation	1
Conteurs de Charlevoix, par Serge Gauthier et Rosaire Tremblay	3
Joseph Gauthier (Palémon)	3
Le panier qui chante	4
Pierre Pilote	5
Le gars qui ne déjeune pas (changé en chien)	5-6
Roger Ouellette	7
Davi Archange porte deux gros sacs de sel	8-9
Histoire pour la légende, par Hélène Bard	11-13
Charlevoix, pays du huitième jour	14
La dame blanche	15
• Laquine	15-16
Alexis le Trotteur	21
Le diable	22
• Jeune fille possédée	22-23
• Diable constructeur de pont	24
• La légende du cheval blanc	25
• Loup-Garou	26-27
Sacrilèges et blasphémateurs punis	28
• André Pedneau	28-31
Personnages extraordinaires et fantastiques	32
• La Roche-à-Cailla	32
• Grenon	33-34
• La grande Catherine.....	35
Le Cap aux Corbeaux	36
• Trésor caché	36-37
• La Rivière du Gouffre	37
La légende des loups de la Baie	38-40

PAGE COUVERTURE: Blanche Bolduc, *Le Diable beau danseur*, 1995, huile sur toile, 35,5 cm x 45,5 cm.
ADRESSE: Société d'histoire de Charlevoix, 2, place de l'Église, C.P. 1438, Baie-Saint-Paul (Québec) G0A 1B0
Téléphones: (418) 435-6864 • (418) 439-2903
ISSN 0829-2183



Hommage
aux conteurs
traditionnels
de Charlevoix



Alfred Laliberté, *Le conteur de contes*, sculpture en bronze.
Photographie: Musée du Québec (P. Altman).

Conteurs de Charleboix

Par Serge Gauthier
et Rosaire Tremblay



JOSEPH GAUTHIER (PALÉMON)

Ce conteur est né à Saint-Irénée le 5 mars 1875. Il a appris un grand nombre de contes de tradition orale. Il est même engagé comme conteur dans les chantiers.

Dans les camps de bûcherons, il doit souvent conter deux ou trois contes par soir. Le samedi soir, il conte de sept à onze heures. Le dimanche, il doit conter de quatre à cinq longs contes, afin d'empêcher les bûcherons d'avoir l'idée de "jumper", c'est-à-dire de désertier le camp.

Le répertoire de Joseph Gauthier est très important. Le folkloriste Luc Lacourcière de l'Université Laval vient régulièrement à Saint-Irénée afin d'enregistrer ce conteur exceptionnel. Ces documents sonores sont toujours conservés aux Archives de Folklore de l'Université Laval et témoignent encore du grand talent de conteur de Joseph Gauthier (Palémon).

Cet homme exceptionnel est mort à Saint-Irénée le 20 janvier 1949 à l'âge de 74 ans.



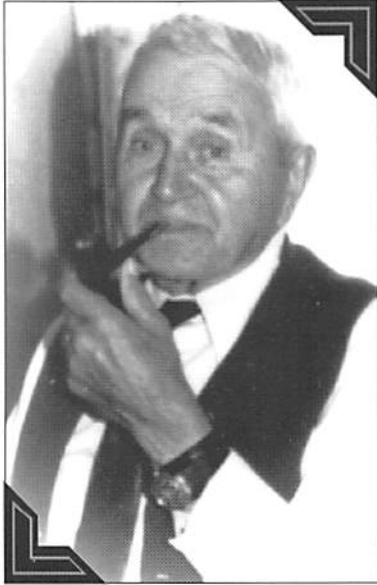
Joseph Gauthier (Palémon) avec les siens.

De gauche à droite:

Marie Perron-Gauthier, Joseph Gauthier (Palémon), Alma Gauthier, Mairon Gauthier.

Les enfants: Isella, Adrien et Lucien Gauthier.





PIERRE PILOTE

Il est né aux Éboulements le 17 novembre 1899. Pierre Pilote est un conteur de tradition orale fort important dans Charlevoix. Les folkloristes Marius Barbeau, Luc Lacourcière et Félix-Antoine Savard l'ont rencontré pour des enquêtes orales dans les années 1930 à 1950. Plus tard, vers 1975, les folkloristes Vivian Labrie et Robert Bouthillier l'ont aussi enregistré. Des enregistrements sonores de ces enquêtes se trouvent aux Archives de folklore de l'Université Laval.

Pierre Pilote est décédé le 23 mai 1994, à l'âge de 94 ans.

Le gars qui ne déjeune pas (changé en chien)

Collection Bouthillier-Labrie, enregistrement n° 4099.

Conté par Pierre Pilote, des Éboulements, le 23 septembre 1978.

U avait un cultivateur qui avait engagé un homme, un jeune homme là, gros jeune homme, pour les foins là, les choses. I travaillaient chez lui. Tout' les soirs, ce jeune homme-là allait veiller. Sept heures, i partait pis i arrivait sus, durant la nuit, deux, trois heures du matin, tiens bon. I s'informait pas ce qu'i faisait dans la vie, hein, c'était un étranger pis... I déjeunait... jeunait jamais le matin. Le matin i disait:

-J'ai pas faim, moi, je mange pas.

Un homme qui mange pas le matin, ben i va au midi sans manger, i vient mou! I dit à sa femme, i dit:

-Qui c'est ce gars-là? I dit, i mange pas jamais le matin, hein!

Ça s'est passé de même quatre, cinq mois. I dit:

-Faut que j'y alle voir, i dit, ce qu'i fait la nuit.

Ben ça se parlait dans ce temps-là, hein. Un homme qui faisait pas ses pâques là, i se souhaitait en

chien, en, en animal, hein, pis nu... de ce qu'i pouvait. Ça... c'était dans le temps pis ça, ça, i parlait de ça. Pis i avait une doutance. I dit:

-Ce gars-là, sais pas quelle sorte de vie qu'i fait mais...

Ça fait qu'un soir, i a, i a, i a parti pour aller veiller pis i a parti en arrière, lui, pour pas qu'i le voye comme de raison. I avait deux voyages de foin qui étaient pas sèches, sèches. I les avait montés comme ça là à l'air, à l'air de... devant l'étable. Il les avait pas rentrés tout suite pour laisser coucher là au, au frais. Ça fait que vers dix, onze heures du soir là, la peur i prend, lui le gars là. I sait pas. l'avait souleur (1), sais pas. I monte sus le voyage de foin en l'air. Ce qu'arrive à minuit! Un chien dans la cour de l'étable, un gros chien là haut de même avec un gigot de veau dans la gueule là. Ben i, i disait, le gars:

-Qu'est-ce que c'est c't'affaire-là?

I se fourre sour la charrette, i se met à manger ça, le chien là. Ça craquait, les os, mon homme! Quand i a fini là, le chien sort dessour la charrette, i s'essuyait avec ses pattes avec de la bave, là.

-Mon gars! Mon engagé!

I reste mort toujours, sais. Ça fait qu'i le laisse rentrer à la maison pis laisse faire une petite escousse pour qu'i dorme. I s'en va à la maison.

Le lendemain au matin, mon gars mange pas, hein.

-Pas faim!

-Le gars dit, i dit, t'as pas faim? I dit, je crois (2) ben, i dit, un lunch t'as fait comme c'te nuit! I dit, t'as vu ça, toi, ben?

-I dit, oui, j'ai vu ça. I dit, j'étais sus le voyage de foin. Pis i dit, t'as ressoud en chien avec un gigot de veau dans le, un gigot de boeuf dans le, dans la gueule pis t'as tout mangé ça. (T'as garde) de ne pas avoir faim.

-I dit, t'as eu besoin que je te voye pas parce qu'i dit, t'aurais passé, t'a...t'aurais passé avec le gigot.

C'est-i vrai, ça?

(1) Signifie avoir peur.

(2) Prononcé cré.



ROGER OUELLETTE

Roger Ouellette est né à Sainte-Agnès le 4 février 1916. Ses parents, Ernest Ouellette et Dina Dufour étaient aussi de cette paroisse. Il épouse le 3 juillet 1939 Eléonore Lavoie et ensemble ils ont onze enfants dont quatre sont décédés en bas âge.

Collectionneur d'objets anciens qui rappellent les métiers traditionnels, Roger Ouellette est aussi un artisan dont les oeuvres sont connues à l'extérieur de Charlevoix grâce en particulier à une émission de "Femme d'aujourd'hui" produite en 1975 par Radio-Canada. Ses pièces sculptées se rattachent à une histoire, à un conte, à une légende ou à des personnages qui ont marqué sa vie.

Mais, avant tout, Roger Ouellette demeure un conteur. Dans les chantiers forestiers où il n'y avait ni radio ni télévision, Roger Ouellette racontait un conte par jour pour divertir les bûcherons. Il ne répétait jamais le même. Son talent de conteur a pu être immortalisé lors du tournage en 1979 du film "Charlevoix, pays du huitième jour" réalisé pour Radio-Québec.

Roger Ouellette vit toujours dans le rang Saint-Jean-Baptiste à Sainte-Agnès.

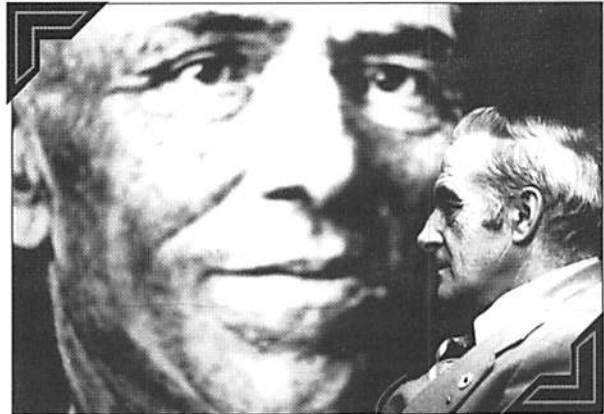


Photo: Richard Geoffrion

Roger Ouellette devant une photographie d'Alexis le Trotteur lors du tournage du film Charlevoix, pays du huitième jour.



Roger Ouellette et son épouse Eléonore Lavoie.

Davi Archange porte deux gros sacs de sel

Extraits des récits de Roger Ouellette: *L'homme fort Davi Archange.*

Mais l'homme le plus fort du comté je pense que je dirai peut-être pas de la province mais apparence qu'y était aussi fort que Victor Delamarre je l'ai connu un peu j'étais très jeune quand je l'ai connu y avait dans les 82 ou 83 ans seulement j'ai entendu parler de ces tours de force par papa qui l'a très bien connu...d'abord lui Davi Archange restait de l'autre côté des Écores de la rivière c'était très haut à pic, puis un jour y arrive au magasin d'Élie Maltais y avait une dizaine d'hommes qui étaient là y'était venu s'acheter une livre de tabac pis Élie Maltais arrivait de La Malbaie y avait reçu du stock à bord du bateau puis y avait 5 à 6 sacs de gros sel. Un sac de gros sel pesait 140 livres puis les hommes se mettent à s'essayer à lever les sacs de sel puis y en avait qui en levaient un. Tout en parlant comme ça, Élie Maltais dit à Davi Archange si t'es capable d'en prendre 2 sacs pis de les emmener chez vous sans arrêter les écores pis de les remonter, c'était à pic un homme avait de la misère à les monter allège, ça fait avec 2 sacs, un chaque bras, qui pesaient 280 livres, y a pris 2 sacs de sel un chaque bras pis y a parti pis tous les hommes l'ont suivi pour voir si y allait arrêter, y a descendu les écores ça avait certainement une couple de cents pieds de hauteur si c'est pas plus, puis y a repris l'autre côté pis y a monté l'écore sans arrêter y s'est rendu chez eux, Élie Maltais lui avait dit que si y faisait ça qui lui donnait, y a ben été obligé de lui donner...

Il arrache la corne de son boeuf

Armand Tremblay me raconte qu'une fois, y avait un gros boeuf de 4 ans puis il s'était viré à la malice dans le clos, il fallait qu'il le pogne pour le tuer pis il ne pouvait pas, le boeuf était parti en déserte pis il passait en travers des autres pas moyen de le pogner.

Davi Archange a dit à ses garçons, on va faire un entre deux pis moi je vais me cacher au bout, envoyez-le dans l'entre deux pis je le pognerai ben le boeuf. C'est ça qu'ils ont fait. Puis lui il s'est caché au bout de l'entre deux, ses garçons ont envoyé le boeuf pis quand il est venu pour passer au bout, Davi Archange a pris une corne, pis la corne lui a resté dans la main, le boeuf est parti avec seulement une corne. Il fallait qu'il ait une main solide pour faire ça. Un boeuf de quatre ans, ça a de la force...

Il lève sa femme d'une seule main

Adéodat Bergeron nous raconte qu'il y avait un soir qu'il faisait



Davi Archange.



des tours de force comme ça, pis lui sa femme à Davi a pesait 200 livres pis il se mettait la main droite à terre, il avait une main de 7 à 8 pouces de large, sa femme embarquait sur sa main les deux pieds pis il la levait à la hauteur de sa ceinture pis il la faisait danser dans sa main. Il fallait qu'il ait un bon bras pour faire ça...

Il écrase une patate d'une main

...une fois j'arrive là, il était en train d'arracher des patates, pis vous savez que c'est dur une patate. Il avait une grosse patate un peu, il la prend dans sa main, il l'avait toute écrasé dans sa main, essayez de faire ça vous allez voir que c'est pas trop facile.

Une rencontre Davi Archange-Victor Delamarre

Il me raconte une fois aussi que Davi Archange pis Victor Delamarre étaient venus faire un tour de force à La Malbaie puis à ce moment-là Davi Archange avait 81 ans pis y lui avait présenté. Les deux hommes s'étaient donné la main puis ça l'air qu'ils s'étaient serrés pas mal fort au point tel que Victor avait dit après y dit c'est la première fois que je donne la main à un homme pis y dit pour m'accoter, ça fait qu'y s'était toujours aperçu qu'y était fort...

Blessé par Davi Archange

Y me raconte qu'une fois, y dit j'arrive là j'y allais souvent y dit les jeunesses étaient de mon âge puis y dit j'arrive j'entre par le fournil y était assis dans son fournil dans son grand fauteuil, c'était un homme rangé, c'était un homme plus souvent tu seul qu'avec les autres, y se tenait tu seul, puis y dit j'arrive tiens y dit bonjour mon petit Bergeron ça fait longtemps que t'es pas venu, y dit on voit que tu t'ennuies pas de nous autres, pis y dit je m'assis contre lui, pis y dit y me met la main sur le genou, y dit j'ai été obligé de me lever, puis y a dit j'ai boité pendant trois semaines, ça fait y dit y m'avait serré pas mal fort...



égendes

Histoire pour la légende

Par Hélène Bard

De tous temps, diverses grandes légendes apparaissent. L'histoire du monde pullule de ces récits, qui justifient maints événements obscurs. Ainsi, dans Charlevoix, se cachent dans la littérature (monographies, mémoires, livres d'histoire) de ces légendes qui expliquent la création de nos montagnes, racontent la mort de prêtres, des apparitions de la Vierge, des quêtes de trésors cachés... La lecture et la recherche de ces légendes ouvrent les portes d'un monde effrayant, empreint de mystères et d'interrogations. L'effroi, et même l'angoisse, finissent par accompagner les nuits de celui qui s'y intéresse démesurément...

Aujourd'hui cependant, la télévision occupe davantage nos loisirs quotidiens. Elle a vite fait de remplacer ces livres que plusieurs croient désuets et qui s'empilent aujourd'hui dans nos bibliothèques, sous plusieurs couches de poussière. Mais le lecteur passionné qui interroge ces écrits – heureux de nous dévoiler leurs secrets – y retrouve maints récits fabuleux. Traitant de notre région, à une époque marquée par la religion, diverses histoires de démons et de diables hantent ce passé, où les méchants se retrouvent punis et les bons vainqueurs. Tous phénomènes susceptibles d'entraîner des peurs et des angoisses se trouvaient résolus par ces légendes, tintées de religieux et empreintes de la morale catholique.

Contrairement au conte, qui durait parfois quelques heures, la légende se caractérise par une narration brève, de quelques minutes, moins élaborée dans ses détails. Elle est basée sur un fait réel ou met en scène un personnage dont l'existence, connue de tous, caractérise une partie de ce passé. Tout en amplifiant et exagérant pour mieux établir la croyance, le narrateur assure, la plupart du temps, la véracité de son récit, en affirmant qu'il n'est pas menteur ou qu'il est bon chrétien. Ainsi, le récepteur de la légende ne sait trop s'il ne s'est pas fait berner, contrairement au conte, où chacun se laisse entraîner dans l'aventure de façon ludique et divertir dans le merveilleux rêve que lui procure le conteur.

Il est bien évident que personne n'aura peur de rencontrer le méchant ogre que vient de combattre Ti-Jean, puisqu'il vient d'un pays lointain... Mais le voisin qui, dit-on, court le loup-garou tous les soirs, ou le fantôme revenant d'un avaré connu du village...

La plupart du temps confronté à des êtres nocturnes, le héros de la légende, s'il se trouve que l'anecdote se voulait un avertissement au sujet de sa mauvaise conduite, n'a d'autre choix que d'expié ensuite sa faute. La connaissance des punitions infligées aux personnages ne donne guère le goût aux auditeurs de tenter par la suite le démon! Ainsi, on constate que la légende jouait un rôle moralisateur et poursuivait l'enseignement de l'idéologie admise du temps.

Les diverses versions d'un seul fait, passablement similaires, s'accordent toujours sur les principaux points, rendant davantage crédibles ces histoires qui ne s'expliquent pas par la science. Et puisque chacun connaît le fait ainsi, ayant comme acteurs des fantômes et des loups-garous, il ne peut être autrement que vrai et parfaitement réel: c'est la seule réalité connue et perçue par les

gens. La réalité n'est autre, en fait, que la perception que nous en avons, notre entourage étant, pour nous, ce que nous en connaissons. Alors, est-ce enfantin que d'y croire?

Ainsi, dans Charlevoix, le père de la Brosse, jésuite de la Compagnie de Jésus, nous ramène à la date du 11 avril 1782, alors qu'il prédisait sa propre mort. Après quelques parties de cartes avec des compagnons, il part en leur disant adieu, leur apprenant qu'à minuit, il «sera corps». Il leur apprend aussi que les cloches de sa chapelle annonceront son trépas, et que M. l'abbé Compain, curé de l'île aux Coudres, devra lui donner sa sépulture. Ils constatent donc la véracité des paroles du bon père à l'heure dite, et lorsqu'ils arrivent enfin à l'île aux Coudres, le lendemain, M. Compain leur dit qu'une voix lui apprenait la mort du père la nuit précédente, à minuit précis... Voilà, rapidement, la légende la plus racontée dans la littérature charlevoisienne écrite.

Davantage marquées par Dieu et la Vierge que par le diable et ses loups-garous, les légendes écrites de Charlevoix ne manquent pas de nous raconter les apparitions de la mère céleste qui sauva quelques enfants d'une nuit de cauchemars et de peurs, perdus dans les bois, où une mère confiante implorait la Vierge divine. D'ailleurs, on raconte qu'un petit garçon du nom de Fernand Mailloux aurait passé trois nuits à la belle étoile, à attendre que sa famille, qui le croyait mort, le retrouve. Une dame blanche, probablement la Vierge, le protégea, de la même façon que la petite Jeanne, à la Petite-Rivière, perdue elle aussi en forêt.

Les auteurs vantent aussi à plusieurs reprises les exploits de Jean-Baptiste Grenon, qui s'at-telait à la place de son cheval et montait les abruptes côtes de la Baie-Saint-Paul; ceux de sa fille aussi qui, paraît-il, montait sans fléchir, en portant un minot de sel, ces mêmes côtes. L'on raconte aussi que cet hercule tua un homme d'une seule gifle! Ses exploits, comme ceux du très célèbre Alexis, furent sûrement amplifiés.

Ce cheval ailé du nord qu'incarrait Alexis Lapointe, du nom de «Poppé», fit l'objet de poésie, d'exagérations, de crainte et d'amusement. Mgr Savard, en des mots harmonieux, élevait l'âme de ce coureur qui vécut le temps où la machine écrasa l'homme:

«Là, cependant que sous ses pieds rapides, roulaient les montagnes, les bois, la distance, le temps et toute chose ordinaire aux mortels, il courait, tout son corps bandé comme au pugilat; inlassablement il courait, excessif à bondir, enivré de boire, lèvres hautes, à la coupe héroïque du soleil (1).»

Alexis, finalement écrasé donc vaincu par le train, courait plus vite que les meilleurs trot-teurs de Charlevoix. Cheval jusqu'au bout des ongles, il lui est arrivé de traverser au Saguenay et d'arriver avant le bateau sur lequel son père voyageait, étant parti en même temps que ce dernier. Danseur, chanteur, coureur et fabricant de fours à pain, ce personnage célèbre court sûrement encore dans nos vents d'est...

Façonné par le diable lui-même avec de la terre de reste à la huitième journée de la genèse, Charlevoix regorge de personnages extraordinaires. Louis l'aveugle, qui connaissait par coeur les paroles de plusieurs centaines de chansons, voyageait seul, telle une boîte à musique, heureux du sort que Dieu avait choisi de lui attribuer. À la manière d'un bohémien, pauvre d'argent et riche



d'un bonheur incalculable, il chantait à tout vent...

Ainsi, dans chaque village, une anecdote caractérise l'endroit. À la Petite-Rivière, le plus souvent, c'est à propos de trésors cachés que l'on écrit. Les gens du village cherchaient en vain des sommes d'argent qui auraient été enfouies dans le sol, au moment de la conquête anglaise. À la Baie-Saint-Paul, l'imposant cap aux Corbeaux terrorisait les navigateurs qui voyaient en lui le lieu où Satan exilait les anges noirs qu'il aurait chassés de l'enfer. À l'île aux Coudres, la roche à Cailla, située près du fleuve, repose encore, rappelant l'idiote qui allait s'y asseoir pour bénir l'eau. À Saint-Irénée, l'exorcisme d'une jeune fille effraie encore les gens de l'endroit qui en parlent peu et, chose curieuse, ils craignent encore la dame qu'elle est devenue, et qui vit toujours...

Chaque moment de l'histoire, tout comme chaque région, rappelle un fait ou une légende précise. Trop souvent, nous entendons au moment où les légendes nous sont racontées: «Il y a un temps» ou «Par le passé». Serait-ce à croire que le diable avec ses multiples ruses ne se présente plus parmi nous? Aurait-il peur des nouvelles technologies? Il n'a sûrement pas quitté la terre, mais nous n'avons et ne prenons plus le temps de le remarquer.

La fin de la décennie, la fin d'un siècle et même la fin d'un millénaire n'empêchent pas la légende de prendre racine dans la vie quotidienne: et non seulement en Charlevoix, mais à l'échelle mondiale. La légende contemporaine existe et palpite réellement autour de nous. Dernièrement, une femme m'a raconté avoir reçu la visite d'un fantôme, une nuit des années 1990, alors que la personne ne dormait pas. Personne, dans la maison, n'était entré dans la chambre de cette victime à l'heure où cette dernière a entendu sa porte de chambre s'ouvrir et se refermer. On m'a aussi raconté, oreille privilégiée, qu'au moment précis de la mort de son fils, une femme s'est réveillée et l'angoisse l'a envahie.

À l'échelle mondiale, certains racontent qu'Elvis, le «King du Rock'n Roll», vivrait sur une île déserte. Aussi, l'on clamait que Hitler ne se serait pas suicidé, qu'il aurait fait mourir un homme qui lui ressemblait...

Combien de peurs l'homme se raconte-t-il de cette façon? Soit pour calmer l'angoisse, ou la faire naître... La légende s'actualise, tout comme la langue ou tout autre élément du quotidien. Elle risque de mourir si on la relit pour ensuite la classer et l'oublier. Elle ne mérite pas qu'on l'étouffe et la limite à ce qu'elle fut jadis. La laisser respirer et évoluer ne l'empêchera pas de s'épanouir; au contraire, elle risque d'en ressortir plus jolie. Peut-être se présentera-t-elle sans démons et dames blanches, mais il faut la prendre telle que son évolution la rendra.

Quelle prise de conscience du trésor littéraire charlevoisien cette cueillette de légendes m'a offerte! Fermer quelques heures la télévision, enlever les couches de poussière sur ces livres, les ouvrir et apprécier le monde obscur qu'ils nous offrent. Cet extrait de quelques pages d'un passé régional a permis à une jeune d'à peine 20 ans de connaître, d'apprécier et de vivre ce Charlevoix: ma terre d'enfance. Un retour aux sources paisible et rassurant. Charlevoix, terre de légendes, où le son, la lumière, l'odeur et le goût des choses retrouvent l'essence même. Si le diable façonna réellement Charlevoix, il possédait le sens artistique!

Charlevoix, pays du huitième jour



S'il fallait en croire la dite tradition, cette côte du Nord (Charlevoix) n'aurait pas été créée par le Créateur lui-même au cours de cette fameuse semaine où le monde ordinaire fut créé. Déjà on savait que c'était aussi le cas de la Hollande laquelle, l'histoire s'en porte garante, fut bâtie de toutes pièces par les Hollandais.

Mais la Baie-Saint-Paul et toute la région environnante, quand et par qui a-t-elle pu être faite?

«Pays du huitième jour», conviendrait-il d'appeler cette région, car elle ne serait apparue qu'un certain matin de la deuxième semaine, bien après que le Créateur eut achevé son jour de repos. Et pour auteur elle aurait eu nul autre que le diable lui-même.

Voilà, du moins, ce qu'on raconte dans les pages jaunies d'un recueil de traditions conservé aux archives paroissiales de la Baie-Saint-Paul. On doit au curé Charles Trudelle (1856-1864) la cueillette d'un lot considérable de notations de tout ordre transcrites avec soin dans un robuste cahier, cueillette de matériaux qui devait lui permettre de rédiger la toute première version de l'histoire de la Baie-Saint-Paul. À même ce relevé ont aussi été recollés des faits et récits divers, produits de l'imagination plutôt que de la mémoire des gens d'autrefois.

On y parle, en particulier, d'un certain Pierriche, mendiant de son état, effectuant chaque année sa tournée dans le pays et colportant un répertoire bien fourni de légendes. Au temps passé le «quêteux», c'était un personnage d'importance. La bohème de sa vie diffusait autour de lui du mystère; ce qu'il disait prenait parfois le ton de l'oracle et, selon qu'il était bien ou mal accueilli, il se permettait d'administrer à sa façon une certaine justice tablant sur les événements fastes ou néfastes de l'heure.

Pierriche attestait donc ce qui suit:

«Quand le Bon Dieu créa le monde, il eut de la terre de reste. Il dit au démon: «Je te permets de faire une partie de la terre.» Aussitôt le diable se mit à l'oeuvre et il fit la Côte du Nord. Mais il ne put jamais l'aplanir mieux qu'elle est. Il obtint ensuite du Bon Dieu la permission de faire des habitants pour ces montagnes et c'est alors, ajoutait Pierriche, qu'il fit les Bélair, les Lelièvre, les Coudé, etc. Donnant la liste de tous ses ennemis personnels. Mais le Bon Dieu lui dit: «Arrête! Démon, arrête! Tu en as déjà assez pour empester toute la terre.»

MÉDÉRIC, Paul, *Messieurs du Séminaire*, Cahiers d'histoire régionale, série A, numéro 2, Baie-Saint-Paul, 1975, p. 3-5.



La dame blanche

Dieu envoie la secourable Vierge Marie pour protéger les siens. La Dame Blanche, comme on dit, intervient en bien des occasions dans Charlevoix selon la légende. Particulièrement pour assister des malheureux enfants perdus ou dans des situations difficiles.



Laquine

Laquine avait tant d'enfants qu'elle devait souvent les compter pour savoir s'il ne lui en manquait aucun. Un jour qu'elle avait envoyé un de ses fils, un gars d'une douzaine d'années, chercher les vaches pour la traite du soir, elle ne s'aperçut pas qu'il avait amené avec lui Jeanne, une des plus jeunes. À cette époque, il y a environ 60 ans, La Petite-Martine n'était guère déboisée et il fallait parfois un long temps avant de réussir à grouper les bestiaux, malgré la cloche qu'on leur avait pendue au cou. Voulant aller plus rapidement, le garçonnet dit à sa soeur de l'attendre à un endroit désigné, qu'il l'y reprendrait dans quelques minutes en ramenant les bêtes; mais lorsqu'il revint, la petite avait disparu. Courant à la maison, il alla prévenir sa mère et les voisins, alertés, partirent sur-le-champ à la recherche de l'enfant égarée dans le bois.

Les choses n'allèrent pas seules, l'obscurité venait vite sous les grands arbres dominés par la montagne et la Vieille-Rivière, tumultueuse et sournoise, semblait prendre un méchant plaisir à tout compliquer: on revint sans la fillette. Laquine, le coeur chaviré – elle avait seize autres fils et filles, mais pas un n'était de trop – étouffant dans sa demeure, sortit sur sa galerie et harangua la Vierge:

-Ma Jeannette est exposée aux ours, au froid et à la terreur, cria-t-elle; je vous la confie; et elle n'abandonna pas son chapelet jusqu'au matin, écoutant la pluie, une pluie froide, tomber sans arrêt.

Dès que l'aube parut, essayant de dissimuler à la pauvre mère leur peu d'espoir, les voisins reprirent leurs recherches en faisant retentir le nom de Jeanne de toutes parts. Soudain, on retrouva la petite; elle avait traversé la rivière on ne sait comment, elle n'avait que trois ans, ses vêtements étaient secs et elle était souriante. Aux questions qui lui furent posées, elle répondit qu'elle n'avait pas eu peur; une belle dame l'avait prise dans ses bras et elle avait bien dormi.

Jeanne, la miraculée, devenue grande, s'est mariée, elle a gagné la ville et on n'entendit plus parler d'elle. Un de ses frères périt dans un incendie et Laquine, leur mère, mourut tragiquement, écrasée ou asphyxiée sous une valise, alors que la maison qu'elle habitait était entraînée par un glissement du sol, après de grandes pluies.



On raconte deux histoires semblables pour ce coin de La Petite-Rivière: Émérécienne à Marie-Frédine s'est égarée, elle aussi; pour avoir marché sur l'herbe plate, elle s'est perdue pendant deux heures, un après-midi d'automne, et «la noirceur» l'a surprise. Partie sans qu'on l'ait su, derrière le frère chargé de ramener les vaches, elle ne fut retrouvée que le lendemain.

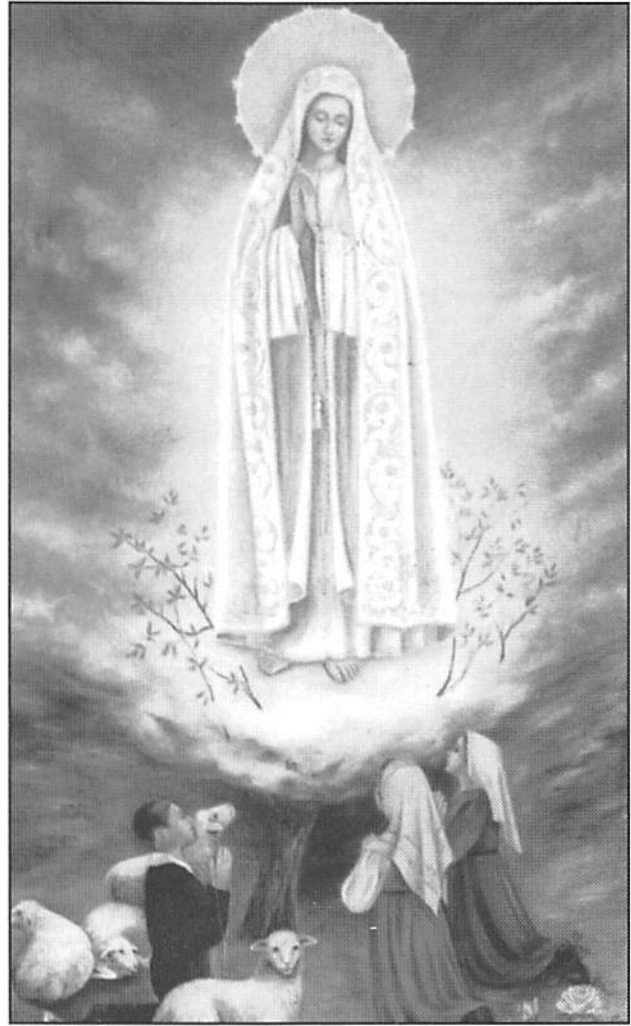
-Regardez la belle dame qui s'en va, a-t-elle dit alors; elle m'a fait manger et elle m'a bercée toute la nuit.

Celle-là aussi a quitté la région, mais son souvenir est conservé dans plusieurs familles:

-C'est une amie de su Monsieur Ligori, dit l'un; parlez-leu-z-en, ils en savent long là-dessus.

-C'est ma cousine, dit l'autre, et c'est bien vrai cette histoire-là.

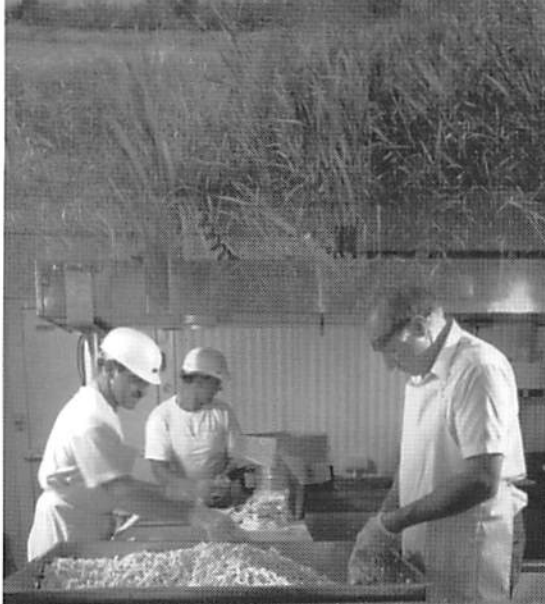
Il y a peu de temps mourait un garçon considéré le saint de la paroisse. Encore enfant, il fit une chute qui lui causa une déviation de la colonne vertébrale et une paralysie s'en suivit. Résigné au sort qui devenait le sien, le perclus demanda au ciel de prolonger sa misère, comme celle du Christ son modèle, et de le garder trente-trois ans au lit. Il employa ensuite ses heures à faire des chapelets, sculptants les grains et les croix, patiemment, dans du cèdre, priant pour tous ceux qui lui en faisaient la demande, accumulant les neuvaines pour tous les besoins de la terre. Il vécut ainsi les trente-trois années qu'il avait demandées, sans faire plus de bruit que la veilleuse du sanctuaire, excepté dans ses «crises» de visions, comme disent les voisins, et il s'éteignit tout doucement un jour d'octobre, son rosaire à la main.



On parle moins de ce dernier, sa disparition est trop récente; dans quelques années, seul le prodigieux se dégagera de son souvenir, et sa mémoire, idéalisée, enrichira les légendes de son clocher.

B.-HOGUE, Marthe, *Un trésor dans la montagne*, Préface de Pierre Deffontaines, Les Éditions Caritas, Librairie Universelle, Québec, 1954, p. 137-139.





LAITERIE *Charlevoix*

La Laiterie Charlevoix, depuis trois générations au service de son milieu.

Les cinq décennies de cette entreprise dynamique en font l'une des plus vieilles de la région charlevoisienne.

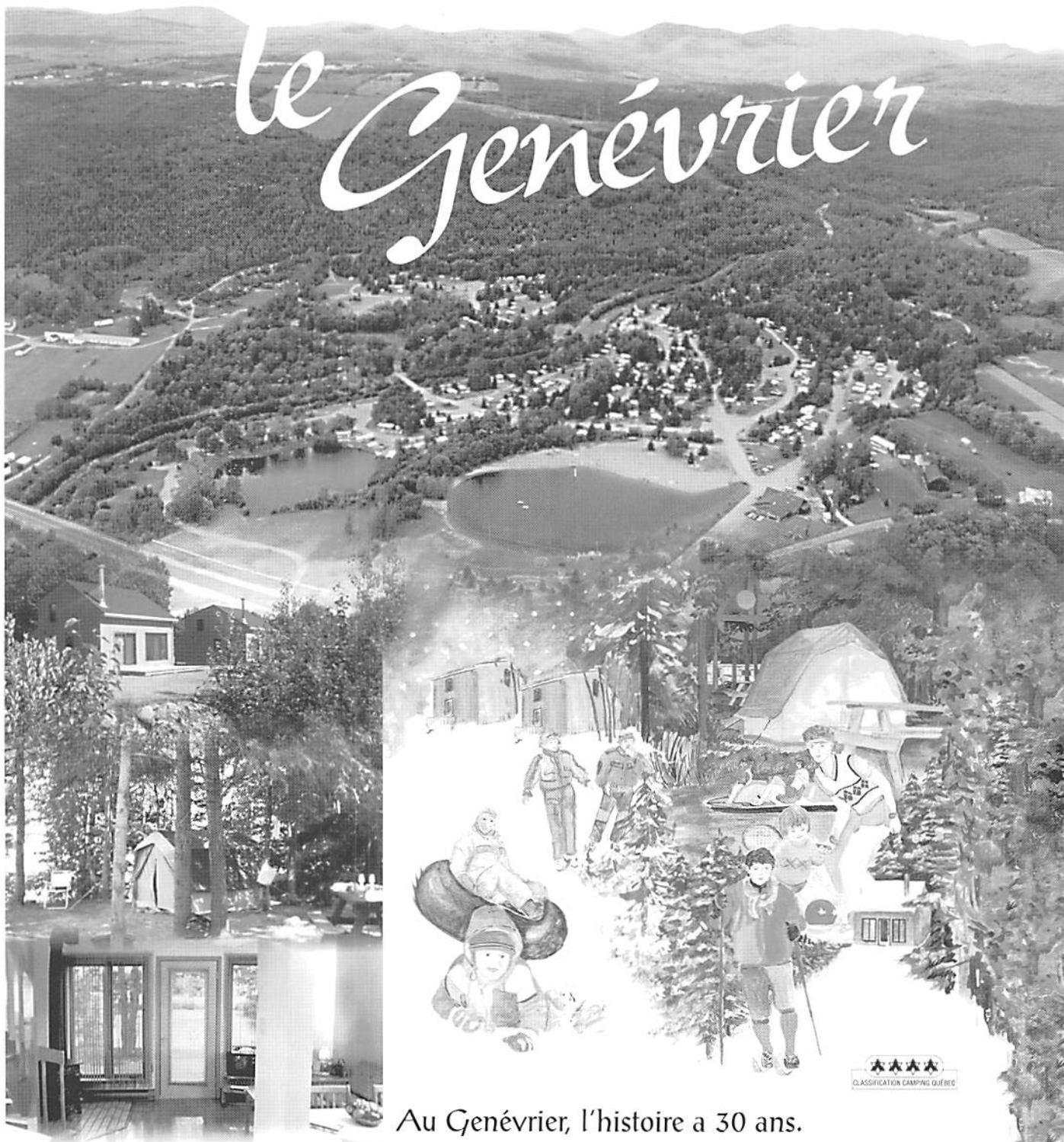
Son histoire, tout comme la fabrication de son cheddar sont objet de fierté.

La Laiterie Charlevoix devient un arrêt de choix sur l'itinéraire de Baie-Saint-Paul grâce à ses produits laitiers et son fromage en grains frais du jour.

LAITERIE CHARLEVOIX

1151, boul. Mgr de Laval, Route 138, Baie-Saint-Paul (Québec) G0A 1B0 • Tél: (418) 435-2184

Le Genèvevriér



Au Genèvevriér, l'histoire a 30 ans.

Plusieurs ont eu l'occasion d'y créer leur propre conte et légende.
Le Genèvevriér est une entreprise bien enracinée dans son milieu,
qui s'appuie sur son passé pour construire son avenir.

Le Genèvevriér félicite la Société d'Histoire de Charlevoix pour son engagement
dans l'excellence, la qualité et l'impact dans son milieu.

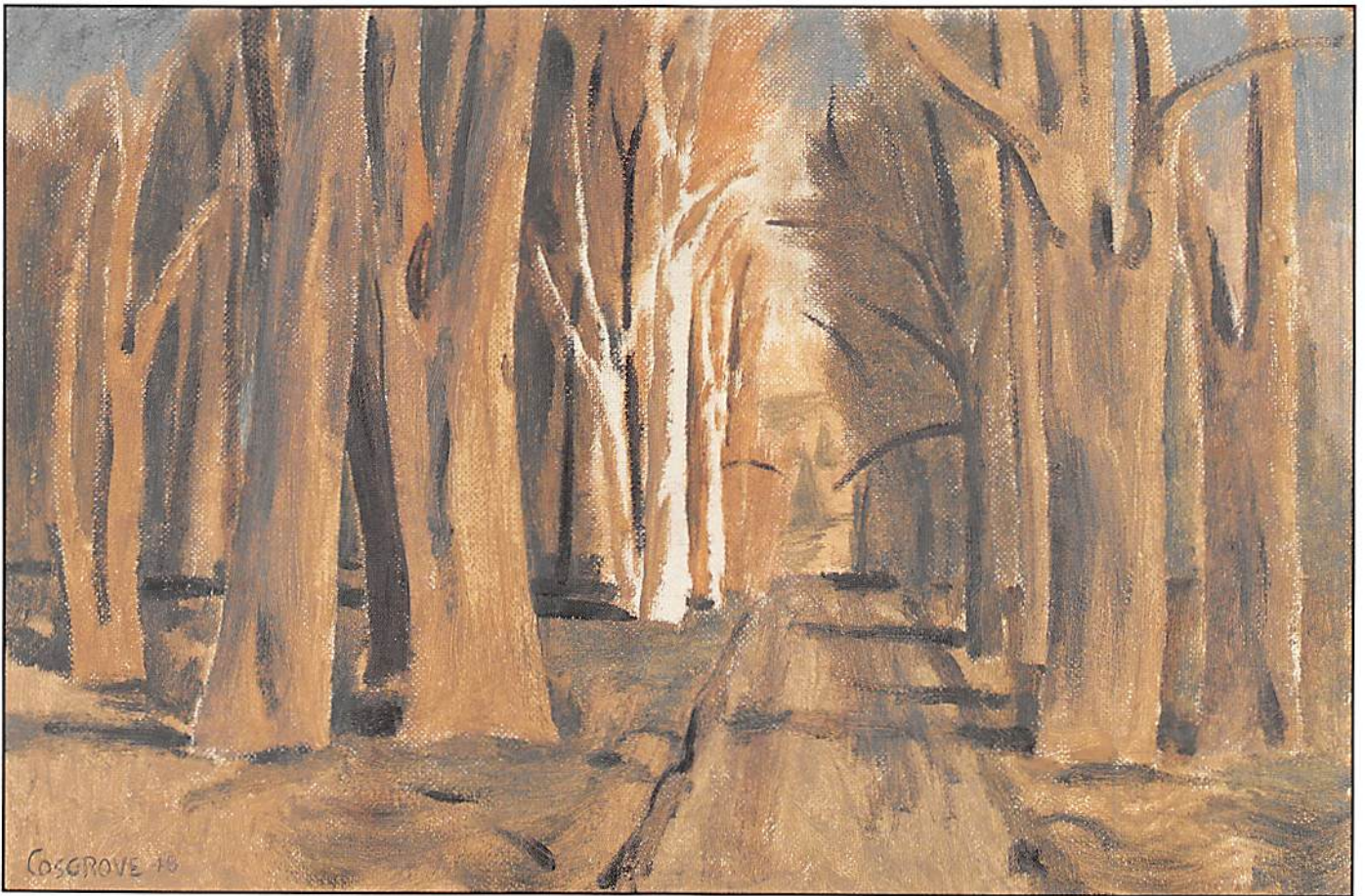
Le Genèvevriér

SON CAMPING, SES CHAËTS ET SES ACTIVITÉS 4 SAISONS
La différence dans Charlevoix!

1175, boul. Mgr de Laval, Route 138, Baie-Saint-Paul (Québec) G0A 1B0
Tél: (418) 435-6520 • Fax: (418) 435-6976

R É T R O S P E C T I V E

Stanley Cosgrove



Path in the woods, huile sur masonite, 1948, 16 x 24 po.

DU 30 SEPTEMBRE 1995 AU 30 JANVIER 1996

AU CENTRE D'EXPOSITION DE BAIE-SAINT-PAUL

23, rue Ambroise-Fafard



Oeuvre d'Ernest Taylor.

Alexis le Trotteur

ou par un contemporain

1. Version de M. Théophtus Mc Nicoll, 79 ans, de Clermont (11 mars 1978)

Alexis était dans l'âge de mon père à peu près. Quand il est mort il avait dans les 65 ans. Il tenait un petit restaurant ici pas loin. Il était natif de par ici.

Il avait des genoux qui étaient pas directement comme nous autres, il avait la palette du genou plus longue. De son métier, il faisait des fours à pain en terre. C'était pas un métier bien terrible mais il faisait bien ça. Il m'en a fait deux. J'ai toujours eu des moulins à farine, puis après qu'Alexis eut fait un gros four pour moi, ma femme lui a demandé d'en faire un petit à côté du moulin. Il prenait pas bien cher, 50 cennes! C'était curieux, les Américains, quand ils le voyaient faire, ils prenaient des photos. Ils avaient jamais vu faire ça des fours comme Alexis en faisait. Il avait sa méthode à lui. Il relevait ses culottes jusqu'aux genoux, puis il piétinait la terre. Maintenant il en reste plus beaucoup de ses fours. Moi, j'ai été obligé de démolir le mien.

C'était pas le fait qu'il pouvait courir fort, mais il courait longtemps. Il courait plus fort que moi, certain! Quand je restais en haut de la côte, une fois, il a couru en arrière de moi. Il ne se fatiguait pas, il avait des poumons pas comme les autres. Il jouait des giges à la musique à bouche, des grandes musiques doubles. C'est vrai qu'il avait une grande bouche. Il jouait des nuits de temps. Puis il dansait avec ça.

Il avait un gars ici, Charles Desbiens, qui voulait aller chercher sa femme dans le grand côté de Terre-Forte et en montant il a passé Alexis. Il avait un cheval pas mal bon, puis il avait quatre milles à faire. Rendu en haut de la côte, Alexis qui avait suivi en arrière est arrivé à côté. Charles Desbiens disait qu'on aurait dit une flèche. Il y a pas un homme ordinaire qui aurait pu faire ça. Mais moi, dire que je l'ai vu faire, non. Il mangeait pas beaucoup. Je l'ai vu travailler dix-sept heures à charroyer du bois, puis manger seulement des beurrées de sirop avec une bouteille de lait écrémé. C'était souvent son lunch ça.

Dans le temps il tenait un petit restaurant, ici, pas loin, puis on lui faisait du mal. Une fois, on lui avait arraché son comptoir. On le renfermait dans un caveau. Il nous disait: «Les petits garçons, faites pas les fous!» Il savait pas compter. Il n'avait pas un gros restaurant. Fallait le payer à la cenne. Puis quand on arrivait avec une piastre il était tout mêlé. Il a fait deux ou trois faillites dans l'été. Il arrivait à rien, il a été obligé d'arrêter ça. Il n'avait pas un gros génie. Il est mort à Alma. Il travaillait là. Il a été frappé par un train. Il avait encore de bonnes jambes dans ce temps-là. Si ç'avait pas été de cet accident-là, je me suis toujours demandé s'il aurait pas pu vivre bien longtemps.

2. Version de M. Léonard Gauthier, 51 ans, de Notre-Dame-des-Monts (23 mars 1978)

C'était une gageure qu'Alexis le Trotteur aurait pu prendre; le gars était prêt à gager un gros montant. Il avait un bon cheval qui gagnait des courses. Puis là, il a rencontré Alexis, tout seul, puis il lui a dit: «Si c'est vrai que tu cours, on va t'essayer avec mon cheval.» Il est parti avec le cheval et Alexis s'en allait tranquillement en avant, en trotinant. Là, le gars a commencé à prendre le fouet, mais Alexis en reprenait tout le temps en avant. Il courait en avant, aller et revenir, et il revenait sauter devant le cheval. Puis l'autre fouettait... Quand le gars a vu ça, il voulait plus gager. Il avait tout essayé pour gagner. Il s'est dit: «Je suis perdu d'avance!» Ça fait qu'Alexis a perdu de l'argent.

Il arrivait, lâchait trois ou quatre souffles, puis i'était prêt à repartir. Ça commencé dès son jeune âge. Ses parents pensaient que c'était un fou. C'était un genre un peu malade mental. C'était un phénomène!



Le diable

Le diable n'a pas délaissé ce coin de pays de Charlevoix qu'il aurait aidé à façonner. Il continue de hanter ces lieux et bien des Charlevoisiens racontent encore ses terribles interventions. Non seulement il marchande les âmes, mais il prend même parfois possession des corps...



Jeune fille possédée

Hous me reportez assez loin en arrière, à des événements auxquels je n'ai assisté que partiellement il est vrai... Le but unique de l'intervention que je vais vous raconter était bien sûr de voir ce qui se passait; mais surtout d'essayer de savoir s'il y avait du «diable» là-dessous...

Un soir d'été, en autant que je me souviene, il faisait nuit. Nous étions un groupe de cinq à six personnes adultes, nous ne voulions pas nous faire «emberlificoter» et nous avions les yeux ouverts.

J'étais très intime avec la famille et on donnait toute la latitude voulue pour mener la démonstration, si je puis appeler cela ainsi. De toute façon, il y avait le décor. Une chambre plutôt austère et éclairage à la lampe à l'huile. Lit avec tête en bois, non ajourée («plain» comme diraient les Américains), espace d'au moins six à huit pouces entre le mur et cette tête de lit, de même qu'entre le côté du lit et le mur adjacent, ce sont là les détails qui peuvent vous paraître inutiles; mais je crois qu'ils sont nécessaires. Ses deux tantes, Clarilda et Émélia, assistaient également. J'aurais évidemment préféré tout raconter de vive voix, ma tâche aurait sûrement été plus facile.

Je savais par les demoiselles Gauthier que lorsque la petite Gabrielle se mettait au lit, c'était l'occasion du brouhaha et c'est ce que j'ai voulu vérifier devant témoins, témoins qui d'ailleurs partageaient mes sentiments dont ma curiosité. J'ai donc fait installer Gabrielle dans son lit et lui ait [*sic*] fait placer les deux mains sur les couvertures (à titre de contrôle). Elle avait deux oreillers sous la tête et il y en avait également deux autres à côté, le lit étant suffisamment large pour ce faire. Ne pensez-vous pas qu'il serait difficile d'organiser une telle mise en scène pour rencontrer le «diable»?

La première chose étonnante qui s'est produite a été d'entendre frapper après la tête du lit comme quelqu'un qui frappe à une porte et ce à plusieurs reprises, d'une façon bien cadencée, un premier bon coup et d'autres subséquents plus rapides. Nous entendions ce bruit sans l'ombre d'un doute et je passais ma main entre le mur et la tête de lit pour bien me rendre compte que rien de physique ne se produisait. Après ces coups donnés comme avec le dos de la main, ce furent



comme des déchirements de griffes qui s'acharnaient à gratter le bois de la même tête de lit et ce encore très distinctement. J'ai répété le même geste de la main entre le mur et la tête du lit. Comme je tenais à savoir si vraiment c'était le «malin», j'ai placé mon chapelet sur l'oreiller du dessus, des deux qui étaient à côté de Gabrielle. Il s'est alors fait un mouvement de cette oreiller [sic], produit comme par les doigts de deux mains qui auraient poussé en dessous de façon à ce que le chapelet en descende et tombe sur le lit. C'est ce qui est arrivé. Je me suis alors acharné à vouloir que le chapelet reste là où je le plaçais, et debout à côté du lit je pesais fortement de mes deux mains sur l'oreiller, pour y parvenir. Il est alors arrivé que le chapelet est resté sur l'oreiller mais que l'oreiller du dessous est sorti complètement, non pas d'un seul coup, mais petit à petit. J'ai replacé les oreillers et ai placé mon scapulaire un bout sur l'oreiller et l'autre en-dessous. Il s'est alors produit un mouvement dans celles-ci et je n'ai eu que le temps de saisir le bout extérieur du scapulaire pour l'empêcher de disparaître par en dessous, et vous pouvez être sûr que ça se passait vite – comme si on l'eut retiré par en dessous.

Extrait d'un document manuscrit déposé au Centre d'archives de Charlevoix.



Oeuvre d'Henri Julien.

Diable constructeur de pont

Les gens de La Malbaie s'étaient groupés pour paver la route en bordure du fleuve et construire le pont sur la rivière Malbaie.

L'hiver arrivant et ne réussissant pas à monter les chevalets et les travées du pont, le charpentier engagea des hommes pour se faire aider. Mais la mésaventure se mettant de la partie, les travailleurs quittèrent les lieux.

Reconnu pour son mauvais caractère, le charpentier maudissait son entreprise quand il vit arriver un étranger qui s'offrit à construire le pont. Il ne demandait pas de salaire, mais en retour, il exigeait que l'âme du premier être à traverser le pont lui appartienne.

L'inconnu revint alors avec ses travailleurs qui se mirent à l'ouvrage et quinze jours après, les habitants apprenaient que le pont était terminé.

Voici alors ce qui arriva. L'épouse du menuisier remarquant que son mari devenait de plus en plus songeur à mesure que la construction avançait, décida d'agir seule. Lorsque le jour de l'ouverture du pont fut venu, l'étranger arriva et s'assit à un bout du pont avec son chat noir, attendant que le premier être passe. L'épouse, cachée à l'autre bout avec son chien, n'eut aucune peine à le faire bondir en avant lorsqu'il aperçut le chat. Le diable, réalisant qu'il ne récolterait que l'âme d'un chien, se précipita à l'eau et il disparut. Depuis, on a l'habitude de dire que la femme est plus rusée que le diable.

DUPONT, Jean-Claude, *Légendes de l'Amérique française*, Québec, 1991, p. 21.



La légende du cheval blanc

Pendant qu'une équipe d'hommes travaillait à la démolition de l'église des Éboulements-en-Bas, un autre groupe s'affairait aux travaux de construction de la troisième église. Il fallait cependant utiliser les matériaux pour éviter toute dépense inutile. Plusieurs habitants étaient employés pour faire le transport de ces matériaux. Quelques chevaux musclés et en bonne santé charroyaient les gros blocs de pierre taillée. Après un voyage, il fallait faire reposer ces équipées pendant quelques heures avant d'entreprendre un second chargement. La dénivellation importante entre les deux côtes rendait ce transport très difficile.

Un homme nouvellement arrivé dans la paroisse vient offrir ses services pour le transport des matériaux. Il était accompagné d'un bel étalon blanc, d'à peine deux ans attelé sur un énorme chariot. Après un premier voyage, de pierre taillée, le cheval ne semble même pas las. Son propriétaire descend pour faire un autre voyage, puis un autre et l'étalon gardait la même cadence pendant toute la journée.

Durant toute la période des travaux cet homme et son cheval blanc faisaient l'envie de tous les habitants des Éboulements. Quand tous les matériaux furent rendus sur l'emplacement de la nouvelle église, l'homme partit avec son cheval. Personne ne les a jamais revus.

ANCTIL-TREMBLAY, Alain et Florentine AUDET, *300 ans d'histoire. Les Éboulements (Charlevoix)*, Québec, 1983, p. 93-94.

Loup-garou

C'était du temps où la grande forêt n'avait pas encore commencé de reculer devant la hache du colon; dans les quelques maisons blotties dans l'anse de Chafaud-aux-Basques, tout était tranquille. Derrière les énormes bancs de neige qui gonflaient la rive, le rempart de glace, miné par les grandes marées du printemps, craquait de toutes parts et des pans entiers se détachaient par larges plaques, entraînées par les courants.

Soudain, un cri d'appel déchira le silence, une longue plainte modulée, animale, fit sortir les colons de leurs camps de bois rond. Tous regardaient vers le fleuve, là-bas au bout de la mince éclaircie où filait le sentier conduisant à l'embarcadère. Rapides, les glaces défilaient, étincelantes sous le soleil du matin et soudain sur l'une d'elles une forme humaine, dressée pour un appel, pendant que de nouveau le même cri s'élevait, angoissé, irréel.

À coups de hache on dégagea les canots de mer enfouis sous les branches et la neige; hâtivement on les débarrassa de leur carapace de glace et avec précaution on les fit glisser jusqu'à l'eau libre. C'était bien un homme en effet, jeune, habillé comme les gens du pays, les «lumber jacks» qui, à cette époque, descendent des grands chantiers d'hiver. Il venait d'en bas, disait-il, et s'étant aventuré sur une batture de glace, il avait été emporté par la marée, il ne demandait qu'à travailler, ici ou là, peu lui importait, et il sembla retomber dans son rêve. «As-tu vu ses yeux, comme ils sont changeants, des yeux couleur de mer, se dirent bientôt les jeunes filles, et comme il est triste souvent! Et si blond, ajouta l'une d'elles, Laure-Louise, la fille du postillon, qui, plus que les autres aussi, s'ennuyait dans ce coin perdu.»

Vous l'avez deviné: Laure-Louise et le bel étranger s'aimèrent. Ils s'aimèrent simplement trouvant naturel d'unir leurs pauvretés. Et les saisons passèrent, l'étranger était devenu un gars du pays, habile à manier la hache et sans rival à l'aviron sur les lacs d'en haut. Et les longues soirées d'automne vinrent, Laure-Louise et ses compagnes guettaient le soir, sur la grève, l'arrivée des canots, débordant de gibier de toutes plumes: outardes lourdes de graisse, canards dorés, ou nuancés de vert et de bleu, grèbes, bruants et combien d'autres encore dont personne ne savaient [sic] le nom. Et Laure-Louise avait les plus beaux; jamais il n'oubliait de les lui offrir, dès l'abord, alors que doucement le canot glissait sur le sable fin et souvent ils restaient là tous les deux dans le vent et quand les vagues se faisaient grosses, à l'assaut de la marée montante, souvent, elle le surprenait, le regard étrange; pour un peu, elle aurait eu peur de ces yeux qui ne la voyaient plus. Et vite, elle le suppliait: «Regarde-moi, disait-elle, on dirait que tu veux partir encore, comme là-bas, d'où tu es venu; pourquoi ne m'en as-tu jamais rien dit? -Oui, partir! disait-il en continuant son rêve, partir!... Oh! Laure-Louise, reste près de moi!»

Et, brusquement, il entra dans le bois, semblant fuir la mer et son sourd appel. Et le soir,



il oubliait tout, au rythme endiablé des danses et des «reels». Et la plainte du vent se fit plus profonde, la forêt se fit plus sombre dans les fourrés impénétrables des cèdres, éclairée de ci de là par les troncs argentés des bouleaux. Soudain, ce fut la neige, une neige lourde et le bois fut éclairé par en-dessous, toute sa vie mystérieuse apparut dans le réseau des pistes entremêlées.

Et cela arriva une nuit, lorsque les premiers bancs de neige se formaient sur le haut des battures, modelés en larges méplats sous les rafales du suroît; on dormait peu cette nuit dans ce coin perdu du Chafaud-aux-Basques – Laure-Louise moins que les autres –; longuement elle écoutait la plainte du vent de mer rythmant l’assaut des vagues sur les crans. Soudain, elle tressaillit: longuement modulés, les hurlements des loups s’élevèrent dans la tempête; longtemps, angoissée, elle écouta ces plaintes qui rendaient un accent presque humain.

Le lendemain on le chercha en vain; le mystérieux ami de Laure-Louise était disparu, nulle trace n’apparaissait le long de l’étroite pente, qui par derrière la montagne, menait à la Baie-des-Rochers. Rien, mais un vieux pêcheur, levé de grand matin au déclin de la tempête, pour aller voir la marée, remarqua des traces de pas descendant vers la côte, traces qui tout à coup se transformaient étrangement. Ce que vit alors le vieillard, bien peu de gens le surent et Laure-Louise moins que les autres! Comment lui raconter qu’il avait vu les traces d’un loup continuer la piste humaine vers la mer?

Et voici la terrible légende que l’on raconte encore là-bas aux longues soirées d’hiver et les vieilles, avec un frisson dans la voix lorsque le narrateur s’est tu: «Il reviendra encore, il la cherche toujours, disent-elles...»

PACREAU, Camille, *Un voyage au Saguenay*, Montmagny, Édition Marquis, 1944, p. 128-131.



Oeuvre d’Henri Julien.



Sacrilèges et blasphémateurs punis

Cette histoire est un avertissement, disaient les anciens...C'est un drame terrible vécu par un homme de par ici. Le châtement de Dieu s'est abattu sur lui. Malheur à celui par qui le scandale arrive...



André Pedneau

C'est avec un profond sentiment de douleur et en m'associant à celle de sa respectable famille, que je vais raconter la fin tragique et à jamais déplorable du jeune André Pedneau, dont j'ai été témoin, dans mon enfance... Le souvenir de cet événement ne s'est jamais effacé de ma mémoire, et il a été une des plus vives et énergiques leçons que j'ai jamais reçues sur l'obéissance que l'on doit à son curé et à son père, et de l'abandon de Dieu qui, quelquefois, punit sur les champs [sic] la faute que l'on commet en refusant obstinément de leur obéir.

Un des dimanches du mois de juillet de l'année 1808 (je ne me rappelle plus quel dimanche), les fidèles de l'Ile-aux-Coudres étaient réunis dans leur église pour y assister au très adorable sacrifice de la messe. J'étais dans le banc de ma famille. Lorsque le moment de faire le prône fut venu, monsieur le curé de la paroisse, se tournant vers l'assemblée des fidèles pour faire des annonces, aperçut, en dehors de la grande porte ouverte, deux jeunes gens se tenant debout. Il leur commanda d'entrer dans l'église, puisqu'il y avait de la place pour eux. Les deux jeunes gens demeurèrent à leur place. Prenant un ton sévère et impérieux, monsieur le curé leur ordonna une seconde fois, d'entrer dans l'église. Ils ne firent aucun mouvement pour entrer. Le père d'un de ces jeunes gens partit de son banc, alla prendre son fils par le bras et vint le faire mettre à genoux devant l'autel, près de la balustrade. Celui-ci était sauvé. André Pedneau restait toujours en dehors de la porte de l'église. Son père, voyant qu'il n'obéissait pas, sortit aussi de son banc, se dirigea vers son fils et lui enjoignit d'entrer dans l'église. L'enfant répondit, de manière à être entendu de tous les fidèles, qu'il n'y entrerait pas! Le père, rebuté, revint dans son banc, la tête penchée et le visage couvert de confusion. Témoins de l'action de cet enfant, tous les fidèles firent entendre un long gémissement, et des larmes s'échappèrent des yeux d'un grand nombre. Jamais scandale semblable ne s'était passé dans l'Ile-aux-Coudres.

André Pedneau, exaspéré par la sévérité des paroles de son curé et par le commandement de son père, se troubla, je pense, jusqu'au point de perdre la tête et ne sut plus ce qu'il faisait. Car je dois dire que c'était un bon jeune homme et que, jusqu'à cette fatale époque, il avait joui d'une bonne réputation. Mais il faut bien le reconnaître, il y avait dans ce drame public, se passant en



présence de toute une paroisse, de quoi troubler et faire perdre la tête à un jeune homme de son âge. Je ne fais pas cette remarque pour le disculper entièrement, qu'on le comprenne bien, mais pour mieux faire saisir la sagesse de cette parole de l'apôtre saint Paul, adressée aux pères de famille: «N'irritez point vos enfants par une sévérité outrée;» j'ajouterais surtout quand ils sont devenus des hommes. André Pedneau avait péché; il avait certainement scandalisé en résistant publiquement aux injonctions de son curé et de son père et, sous ce point de vue, il était inexcusable au jugement des hommes éclairés par les lumières de la foi.

L'esprit troublé, bouleversé, tout hors de lui-même, le pauvre jeune homme laissa l'église, la messe, l'assemblée des fidèles qu'il avait profondément contristés, et se dirigea vers la maison paternelle, éloignée de près de deux lieues de l'église paroissiale.

Une de ses soeurs gardait la maison. D'un regard distrait, elle le voit entrer, à cette heure indue, mais elle n'y fait point d'attention, et n'a pas seulement la pensée de lui demander d'où il vient ni pourquoi il avait abandonné la messe: elle continue ce qu'elle faisait sans s'inquiéter de son frère. Celui-ci rentre dans la chambre, ôte ses habits de dimanche, revêt ceux de la semaine, sort de la maison, et sa soeur, qui semble partager son aveuglement, n'a pas la pensée de lui demander où il va et du regard quel chemin il prend. Elle continue son travail, ou ses prières, comme si rien d'étrange ne se passait dans l'esprit de son malheureux frère.

Les parents d'André Pedneau laissent l'église après l'office de l'après-midi et reviennent à leur maison, mais n'y trouvent point leur enfant. Sa soeur interrogée, répond qu'elle se rappelle qu'il est revenu à la maison pendant la messe; qu'il a changé d'habits; qu'il est sorti, mais qu'elle ne peut dire dans quelle direction il est allé. À cette étonnante réponse, un funeste pressentiment fait sortir du coeur des parents alarmés un cri de désespoir. Les hommes qui revenaient de l'église, entendant ces cris de douleur, s'assemblent autour de la maison désolée et partagent les funestes pressentiments et la désolation de cette famille. Un même cri part de toutes les bouches: Il faut le trouver, et chacun de la foule assemblée prenant son côté, on court chez les voisins: il n'y est pas. On gagne les étables: il n'y est point. On visite le bois, on cherche partout: on ne le trouve nulle part. On appelle, on crie; on n'entend point de réponse. Alors la désolation de tout ce monde est à son comble. On lève les mains au ciel, on pleure, on se lamente. Car, après l'inutilité de tant de recherches, la presque assurance d'un malheur épouvantable s'est emparée de toutes les âmes.

Pendant qu'on se désolait ainsi, un trait d'une sinistre lumière vint frapper de stupeur tout ce monde éploré, et ôter l'espérance de retrouver le pauvre enfant égaré.

Quelqu'un de la famille qui était descendu la côte avoisinant le rivage, revenait dire qu'un petit canot, qui était monté sur le haut de la rive, avait disparu, et que la trace de son passage sur le sable était toute fraîche. À cette découverte, tous les coeurs furent soulagés par la pensée qu'André Pedneau s'en était servi pour traverser sur la côte du nord, et qu'on saurait bientôt où il était. Mais cette lueur d'espérance fut bientôt remplacée par un surcroît de douleurs et d'angoisses, lorsque



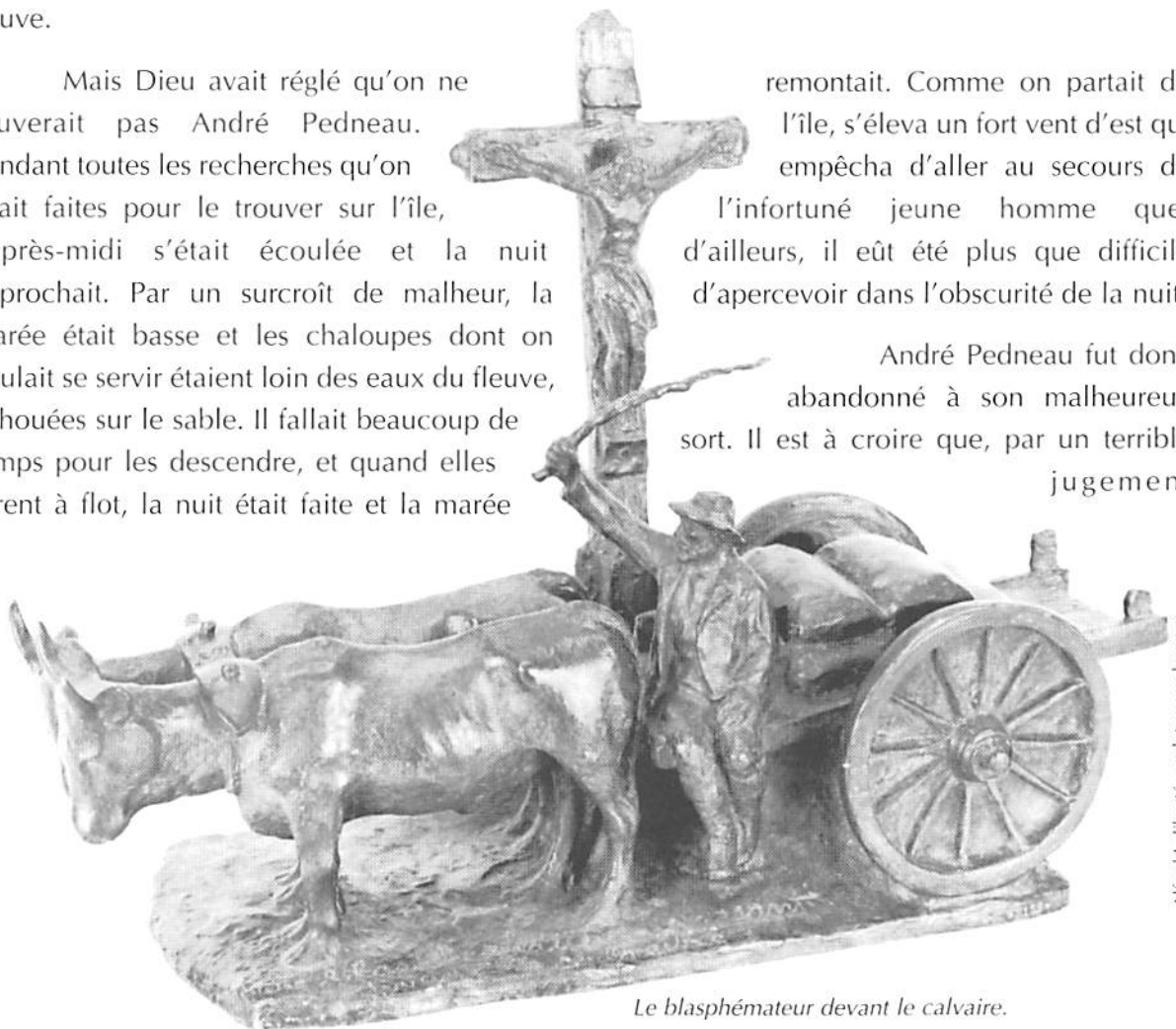
celui qui rapportait ce fait ajouta que, quoique les eaux du fleuve fussent parfaitement unies, André Pedneau ne pouvait être traversé au nord, puisqu'il avait oublié de prendre les avirons du canot, qui étaient restés sur le sable, à l'endroit où était le canot disparu, et que sans avoir au moins un de ces avirons, il n'y avait pas moyen de couper les courants pour se rendre à la rive nord du fleuve. C'était évident; il fallait renoncer à l'espérance de retrouver sur la terre du nord le malheureux jeune homme. Un mystère effrayant allait avoir une solution. André Pedneau, dans le trouble et la désolation où il était, n'avait pas eu la pensée de prendre les avirons du canot en le poussant à l'eau. Il avait dû s'y placer et s'abandonner à l'action des courants, sans avoir même la pensée de gagner un rivage quelconque.

Il était donc à peu près certain qu'André Pedneau était sur les eaux du fleuve, à la merci des courants et du vent qui, d'un moment à l'autre, pouvait s'élever et l'engloutir dans les flots. Cette conjecture se changea en évidence lorsque les hommes, qui allaient au bas de l'île prendre des chaloupes pour aller à son secours, apprirent d'une femme que vers mi-baissant, elle avait aperçu dans le large un objet qui ressemblait à un canot que le courant entraînait vers le bas du fleuve.

Mais Dieu avait réglé qu'on ne sauverait pas André Pedneau. Pendant toutes les recherches qu'on avait faites pour le trouver sur l'île, l'après-midi s'était écoulée et la nuit approchait. Par un surcroît de malheur, la marée était basse et les chaloupes dont on voulait se servir étaient loin des eaux du fleuve, échouées sur le sable. Il fallait beaucoup de temps pour les descendre, et quand elles furent à flot, la nuit était faite et la marée

remontait. Comme on parlait de l'île, s'éleva un fort vent d'est qui empêcha d'aller au secours de l'infortuné jeune homme que, d'ailleurs, il eût été plus que difficile d'apercevoir dans l'obscurité de la nuit.

André Pedneau fut donc abandonné à son malheureux sort. Il est à croire que, par un terrible jugement



Alfred Laliberté, sculpture en bronze.
Photographie: Musée du Québec (P. Altman).

Le blasphémateur devant le calvaire.

de Dieu, celui qui, le matin même, avait levé sa tête contre l'autorité de ceux devant lesquels il devait la courber, fut condamné à avoir un sépulcre dans le fond des eaux.

On pense bien que les parents d'André Pedneau parcoururent et le nord et le sud du fleuve pour avoir quelque nouvelle de leur pauvre enfant. Mais toutes leurs recherches demeurèrent sans aucun résultat. Il n'avait été vu nulle part, ni lui ni son canot. Sa famille vécut dans les larmes; et le souvenir de la perte de cet enfant, arrivée d'une manière aussi lamentable, est resté gravé dans leurs coeurs sans jamais s'effacer. Les jeunes gens de l'Île-aux-Coudres et tous les enfants, à quelque paroisse qu'ils appartiennent, doivent profiter de ce terrible exemple pour ne jamais oublier que Dieu n'attend pas toujours dans l'autre vie pour punir les révoltes scandaleuses contre les pasteurs ou contre les pères et les mères.

Quant à André Pedneau, condamnons la faute qu'il a commise et le scandale qu'il a donné, mais gardons-nous de le condamner lui-même. Il arrive assez souvent que la justice de Dieu punit en ce monde pour épargner dans l'autre. Au reste, savons-nous ce qui s'est passé dans son coeur, lorsque seul, isolé, abandonné de tous, le pauvre enfant a vu la tempête s'élever et les vagues entrer dans son petit canot? N'est-il pas à croire que Dieu lui aura ouvert les yeux sur sa faute, et que, semblable à plusieurs de ceux qui ont été engloutis dans les eaux du déluge, il aura trouvé miséricorde, par son repentir, auprès de Celui qui, lorsqu'il est en colère, sait se ressouvenir de sa miséricorde.

MAILLOUX, Alexis, *Histoire de l'île aux Coudres*, La compagnie de lithographie Burland-Desbarats, 1879, p. 78-80.



Personnages extraordinaires et fantastiques

À pays sans mesure, hommes (et femmes) démesurés. Charlevoix se peuple de personnages extraordinaires et fantastiques. Sont-ils façonnés par Dieu ou par le diable? Peu importe, car ils divertissent du quotidien parfois si terne...



La Roche-à-Cailla

La Roche-à-Cailla sort des eaux à marée basse, à un mille de la rive, à l'île aux Marsouins. Elle porte le nom de Cailla à cause d'un détraqué nommé Cailla qui jadis allait confier ses doléances aux eaux salines. Mais son cerveau était hanté d'aberrations. Peut-être voulait-il prêcher aux petits poissons, comme le faisait le bon saint François. Mais il ne pouvait prononcer qu'un mot, Cailla! Cailla! qui devint son propre nom. Ou encore pensait-il aux sirènes des contes qui parfois se posaient sur les rocs au bord de la mer pour y séduire les crédules.

Bien qu'il n'allât jamais à l'église et peut-être jamais été baptisé, personne ne savait son vrai nom. Il avait la manie de mimer les rites sacrés de l'église. Quand il approchait des eaux ou des ruisseaux, il s'arrêtait, levait les bras comme un prêtre à l'autel, se joignait les mains, marmottait des sons, et se mettait à bénir les abords, comme un prêtre bénit la fontaine le Vendredi Saint. Nul prêtre ne bénit autant d'eau que Cailla le fit pendant sa vie.

Un matin d'automne, à marée basse, il se rendit à son rocher et s'y assit. Comme transfiguré il murmura les secrets de son coeur innocent aux mirages qui l'attiraient. Ne s'apercevant pas que la marée montait, il se trouva échoué sur le roc, pendant que les éléments menaçaient de l'engouffrer. Il se leva pour asperger les vagues montantes dans sa direction, mais ses gestes n'eurent aucun effet. Effrayé, il se pencha pour avaler le fleuve comme la Grenouille de la Fable. Les gens sur la rive, constatant sa détresse, se portèrent à son secours, juste à temps. Mais Cailla, prenant ses sauveteurs pour des ennemis de la Grenouille, qui accouraient pour lui percer la panse gonflée et relâcher les eaux, résista tant qu'il put à leurs efforts et fut sur le point de se noyer.

Depuis cette affaire, le rocher à un mille de la rive s'appelle la Roche-à-Cailla.

BARBEAU, Marius, *Le Saguenay légendaire*, Beauchemin, Montréal, 1967, p. 58-59.

Grenon

Lors de la prise du pays en 1759, la Baie-Saint-Paul eut sa grande part des malheurs de la guerre. «Le capitaine Gorham, dit un mémoire du temps, revint le 15 août (1759) d'une excursion pour laquelle il était parti dès le commencement du mois. Il avait eu sous ses ordres 150 voltigeurs, un détachement des divers régiments des montagnards, des marins, formant en tout un corps de 800 hommes. Ils montaient un vaisseau armé et trois transports. Il avait aussi sous ses ordres un lieutenant de marine et quelques hommes de service pour les aider. Voici le rapport qu'ils firent de cette expédition. Ils racontèrent que le 14 août ils se rendirent à la Baie-Saint-Paul, paroisse où ils trouvèrent environ 200 hommes qui se montrèrent très actifs à détruire les embarcations anglaises. À trois heures du matin, le capitaine Gorham avait pris terre, passant à travers deux de leurs gardes, d'environ 20 hommes chaque, qui avaient fait sur les troupes anglaises un feu soutenu pendant quelque temps, mais environ deux heures après on les avait forcés de quitter leurs retraites; ils se retirèrent dans les bois en abandonnant totalement leur village qui fut brûlé subséquemment. Ce village consistait en une cinquantaine de bonnes maisons et de granges. La plus grande partie du bétail avait été tuée. Le parti rapportait de plus que ce jour-là il n'avait perdu qu'un seul homme outre deux blessés, mais que les Français avaient eu deux des leurs tués et qu'ils avaient réussi à enlever. Que de là il s'était rendu à La Malbaie, dix lieues à l'est mais sur la même rive du fleuve où il avait détruit une autre belle paroisse d'où il avait fait déloger les habitants avec leurs bestiaux sans perte aucune; qu'enfin il avait fait une descente sur la rive sud, vis-à-vis l'Isle-aux-Coudres, et qu'il avait détruit en partie les paroisses de Saint-Roch et de Sainte-Anne où il avait remarqué de bien belles maisons, de bonnes fermes, qu'il avait chargé les vaisseaux en cet endroit de gros bétail et qu'il était revenu de cette expédition.

Voici à présent la tradition de la paroisse: - Lorsque la flotte anglaise remonta le fleuve, elle mouilla à l'Isle-aux-Coudres la veille de l'Ascension et remplit les habitants d'une si grande frayeur que la plupart des femmes passèrent à la Baie-Saint-Paul et allèrent se cacher dans les bois avec les familles de cette dernière qui ne s'élevaient pas alors à un cent. On sait d'ailleurs que le gouvernement français avait donné ordre de faire évacuer cette île ainsi que celle d'Orléans. Les familles restèrent ainsi cachées avec M. Chaumont jusqu'au commencement de septembre. Les hommes seuls sortaient, le plus souvent la nuit, pour veiller à leurs travaux des champs et élever les fortifications de sable sur le rivage qui servirent de remparts. On voit encore aujourd'hui ces fortifications qu'on appelle les canons.

Le capitaine Gorham dit, dans son rapport, n'avoir eu qu'un seul homme tué, mais on assure que plusieurs eurent le même sort et qu'on les jeta dans l'étang de la chapelle près de la ferme où plusieurs coups de fusil furent échangés à l'endroit appelé la Pointe d'Aulne.

Un des deux Canadiens qui furent tués, Charles Demeule, de l'Isle-aux-Coudres, eut la chevelure levée, selon qu'il est mentionné dans son acte de sépulture. Il faut donc supposer qu'il



y avait des sauvages dans le parti ennemi, car autrement cet acte de barbarie serait à peine croyable.

Les Anglais firent de plus deux prisonniers: Tremblay des Éboulements et J.-Bte. Grenon, natif de la Pointe-aux-Trembles et le premier de ce nom à la Baie-Saint-Paul. Ils les amenèrent tous deux à bord et firent périr Tremblay de la manière suivante: ils le firent asseoir et le lièrent sur une planche pour l'élever au haut des vergues et le lancer ensuite à l'eau. Il avait été condamné à souffrir trois fois ce jeu cruel, mais il expira au troisième coup.

On voulut ensuite en faire autant à Grenon, mais cet homme était d'une force herculéenne et prodigieuse, de sorte qu'on ne put jamais lui faire courber le jarret pour l'asseoir sur la planche fatale. Le capitaine Gorham, voulant sans doute conserver la vie à un homme aussi extraordinaire, lui fit lier les mains derrière le dos et voulant l'amener au saut Montmorency. Mais pendant qu'il était à bord, un matelot fort et robuste prenait plaisir à donner de temps en temps des petits soufflets sur le nez de Grenon que cette insulte faisait pleurer de colère. Enfin ne pouvant plus y tenir il conjura le capitaine de lui délier les mains et de lui donner sa chance contre cet insolent matelot; ce qui lui fut accordé. Nonobstant cela le matelot voulut continuer son amusement, mais bien mal lui en prit car, du revers de la main seulement, Grenon l'étendit sur le plancher où il expira au bout de quelques minutes. Gorham, plein d'admiration et comme stupéfait, le fit conduire à terre sans lui faire aucun mal. Grenon regagna en toute hâte la Baie-Saint-Paul par les Caps, heureux et tout joyeux d'avoir ainsi échappé à une mort presque certaine. On cite de ce Grenon bien d'autres faits extraordinaires et presque incroyables, et sa réputation était telle qu'aujourd'hui encore on dit en proverbe fort comme Grenon.

TRUDELLE, Charles, *Trois souvenirs*, Québec, Imprimerie de Léger Brousseau, 1878, p. 107-112.



La grande Catherine

P

arlant de la Baie Sainte-Catherine, les gens disent surtout l'Anse-à-Catherine.

Quelle est cette Catherine qui a donné son nom à cet endroit? Je m'aide de la tradition pour répondre à cette question.

À peu de distance de l'embouchure de la Rivière Noire qui se décharge dans le fleuve près de Saint-Siméon, se trouve, comme nous l'avons vu plus haut, le Port-aux-Quilles. C'est là que demeurait, il y a une cinquantaine d'années, la Grand'Catherine. Cette femme, Catherine Chamberland – ou Chamberlain – était une sorte de virago, à carrure d'athlète, qui vint d'Angleterre déguisée en homme, à bord d'un navire où elle servait comme matelot. Cette hommasse avait, d'ailleurs, une maîtresse moustache qui fut bien propre à cacher son déguisement. Elle se maria, à Charlevoix, avec un nommé Foster.

Port-aux-Quilles n'est pas très éloigné de la Baie-Sainte-Catherine. La Grand'Catherine vint se fixer à cet endroit où elle tint une maison de pension. Elle était la terreur des voyageurs; elle



Coll.: Jean-Claude Dupont.

avait du reste conscience de sa force et de sa rudesse et s'amusait à ne pas les laisser ignorer. On raconte toutes sortes de traits à ce sujet. Elle avait, sous cette rude enveloppe, un excellent cœur.

Une nuit d'hiver, trois voyageurs arrivant de Charlevoix... en route pour Tadoussac, frappèrent à la porte de la Grand'Catherine à qui ils demandèrent à manger et le gîte. La femme les fit entrer, mais aussitôt, relevant les manches de son mantelet:

«Ma bande de fainéants, dit-elle, maintenant, je vais vous montrer à venir ainsi déranger les honnêtes gens pendant la nuit...»

Les voyageurs crurent se trouver en présence du diable déguisé en femme ou en homme et déguerpirent. Mais ils n'étaient pas sur le seuil de la porte que Catherine leur cria:

«Bande de poules mouillées; voulez-vous bien rentrer! Voyez-vous ces beaux braves, ça a peur d'une femme, une pauvre femme seule...»

Elle servit un succulent repas aux voyageurs qui se couchèrent ensuite dans ses meilleurs lits...

POTVIN, Damase, *Le tour du Saguenay*, Québec, 1920, p. 61-63.

Le Cap aux Corbeaux

L'imposant cap aux Corbeaux impressionne. Refuge des démons d'après bien des récits, il terrorise durant longtemps les malheureux marins qui y passent. La maléfique rivière du Gouffre ne peut se jeter dans le fleuve en un endroit plus terrifiant qu'au pied de ce noir rocher.



Trésor caché

Les raisons qui ont engagé Louis Larouche à continuer ses recherches de trésor, sont celles-ci: l'espérance de trouver quelque argent pour payer ses dettes, car il est fort mal dans ses affaires et s'assurer que le magnétisme est, comme on le lui a enseigné, un moyen sûr de trouver les choses cachées... Chouinard et deux ou trois autres l'ont accompagné pour continuer ses recherches de trésor au cap au Corbeaux. Le dit Louis Larouche comme auparavant s'était muni de différents objets bénits, chapelets, médaille, pain, rameau et eau bénite pour asperger de temps en temps... pour en éloigner l'esprit malin qui leur avait déjà causé tant de peines, en changeant de place l'objet de leur travail ou en l'enfonçant plus avant sous terre. Rendus sur la place, le magnétisé leur indique où est le trésor imaginaire: 12 pieds à côté des premières failles, car l'esprit malin sous la forme d'un lion furieux l'avait transporté là, à 12 pieds sous terre et pour réussir à extraire ce trésor ils devaient creuser en cercle autour jusqu'au départ du coffre pour boucher tout passage à l'esprit malin qui voulait leur nuire; il les exhorte à travailler avec courage et persévérance, parce que s'ils réussissent ils délivreront des flammes du Purgatoire l'âme de celui qui a enfoui ce trésor. Encouragés par ces réponses, ils creusent donc avec beaucoup de peine, ce roc dur mêlé de petits cailloux; parvenus à la profondeur indiquée, le magnétisé leur dit de creuser droit au coffre et de le défoncer, mais de bien prendre garde de casser un petit caillou noir qui est à la porte car s'ils ont ce malheur, l'esprit malin ou le lion changera en sable l'argent qui est dans le coffre; en effet ils défoncent ce coffre qui leur parut de près aussi dur que des plaques de poêle, et ne trouvent que du sable, car ils auraient cassé le petit caillou noir; découragés de se voir ainsi joués, ils étaient sur le point de tout quitter, mais l'orage, si je puis me servir de cette expression, ranima un peu leur courage et leur expérience, en leur faisant espérer que ce sable, après quelque temps, redeviendrait argent, de bien le ramasser et l'emporter; fidèles au génie qui les a toujours guidés, ils mettent presque tout ce sable dans deux poches et les portent à leur chaloupe; pour ce transport ils auraient ôté, du lieu du travail, les objets bénits, dont ils étaient munis, l'esprit malin selon leur dire, en profita pour enlever les restes. L'un d'eux, Chouinard en étant informé, prend à l'insu de Louis Larouche, sa fiole d'eau bénite et en jette dans le coffre, cependant, on remarque que le magnétisé riait, on lui en demanda la cause et il répondit que le lion avait fait une horrible



Carte de la Baie St Paul

grimace, s'était secoué et s'enfuyait. Pendant leur dur et inutile travail, ils ont eu une grande peur, et ont été plusieurs fois sur le point d'abandonner l'ouvrage... une petite goélette a vogué en tous sens pendant 2 jours, entre l'Isle aux Coudres et le nord, elle venait contre vents et courants virer tout près d'eux, sans faire aucune manoeuvre et elle n'avait point de gouvernail. L'équipage, au dire de l'oracle, était composé de 4 méchants hommes, armés de fusils, venus de Québec, pour les tuer, lorsqu'ils sortiraient au large, et s'emparer de leur trésor: mais ils furent rassurés, par la réponse que ce petit vaisseau, fatigué d'attendre, allait quitter la place; en effet il avait déguerpi du lieu, le soir avant leur embarquement pour La Malbaie. Ils ont emporté ce sable, à Ste-Agnès dans l'espérance qu'il redeviendrait argent. Louis Larouche, vers la fin d'août, en a porté à Québec, en a montré à plusieurs, qui, comme il devait s'y attendre, se sont moqués de lui; ce qui l'a mis en grande mauvaise humeur, contre son ami Couture, qui lui a enseigné le magnétisme, et lui a fait de grands reproches de lui avoir enseigné cet art trompeur qui lui a fait faire bien des extravagances qui lui ont attiré le mépris de tous ceux qui le connaissent.

Extrait manuscrit daté du 18 décembre 1850 et déposé au Centre d'archives de Charlevoix.

La Rivière du Gouffre

C'est au bout de ce cap, à peu de distance du rivage, que se trouve le fameux gouffre qui, par le passé, a été célèbre par les terreurs qu'il a fait naître. Dans l'opinion publique, ce gouffre n'était, ni plus ni moins, qu'un autre Charybde qui engloutissait tout ce qui approchait. Il n'avait point de fond, disaient ceux qui y avaient envoyé des lignes de sonde. Aucun vaisseau n'osait s'en approcher, même d'assez loin. L'eau, disait-on, en était constamment dans une agitation extraordinaire. On avait porté les mauvais propos contre le gouffre du cap aux Corbeaux jusqu'au point de dire, et peut-être de faire croire, que ce devait être l'entrée de l'enfer et que, conséquemment, les tourbillons et l'agitation continuelle de ses eaux étaient causés par les combats que livraient au démons qui voulaient les entraîner dans l'abîme infernal, les âmes que la justice de Dieu avait condamnées au feu éternel.

MAILLOUX, Alexis, *Promenade autour de l'île aux Coudres*, Imprimerie de Firmin H. Proulx, Sainte-Anne-de-la-Pocatière, 1880, p. 35-36.

Rivière
St Paul
Laurent

La légende des loups de la Baie

Il est temps de dormir, dit le papa à ses enfants un peu agités. Mais, même la menace du passage du Bonhomme Sept-Heures ne parvient pas à les calmer... Il dit alors:

Savez-vous pourquoi on appelle les gens de Baie-Saint-Paul les «loups de la Baie»? Si vous êtes un peu sages, je vais vous raconter cette belle histoire.



Ce soir, Louvet, tu ne sortiras pas; j'ai à te parler.

- Et de quoi, père, reprit le jeune loup? La saison des chasses n'est pas encore venue. Je vous en prie, laissez-moi aller au bal: c'est un des derniers de l'été et j'y dois rencontrer...

- Ah! encore cette louve. Tu sais pourtant que je t'ai défendu de la voir; c'est elle qui te fait perdre ton temps depuis deux mois; c'est elle qui te fait manquer tous les exercices de course et de saut en vue des chasses de l'hiver. Non, tu ne sortiras pas et tu vas m'écouter.

- Oh! père!

- Comment, un loup de huit mois, descendant des plus braves familles de la nation, et qui ose supplier son père de ne pas lui donner une leçon de courage et de fidélité à la race? Ah! non, mon fils, c'est trop fort! Assieds-toi là et comprends bien ce que je vais te dire. Jadis, il y a de cela treize générations, nous vivions au Grand Nord; nous parcourions les steppes, accrochés aux croupes des caribous; la gueule pleine de sang, les yeux enflammés et le coeur transporté par l'ivresse que donne la vue des grandes désolations et des carnages somptueux: nous décorions les plaines du sang de nos massacres et nos hurlements se répercutaient aux quatre coins des immensités blanches. Nos troupes étaient innombrables; le ciel ne nous effrayait pas: si le tonnerre retentissait, nous hurlions plus fort que lui; si le vent se déchaînait, nous courions devant lui. La nuit, le jour, nos jarrets nous portaient comme des ailes. Nous avions du feu dans les veines. Notre chef était un jeune loup qui avait conquis sa gloire sous les balles de trois missionnaires qu'il avait ensuite dévorés et dont il avait apporté, pour nous prouver sa vaillance, les cervelles visqueuses et toutes imprégnées de théologie et de mystère. Il fut placé à la tête des générations et nous conduisit pendant de longues saisons, parmi les poudreries enivrantes qui nous transmettaient ses ordres, à des festins pourprés, dans des jardins de neige. Au milieu des tempêtes, les mères louvetaient sur les entrailles fumantes des rennes éventrés et leurs mamelles glacées se réchauffaient pour abreuver les louveteaux du sang des victimes et de la rage épique qui soulevait les flancs de notre race gigantesque. Ah! mon fils, c'était les grandes époques, alors.



- Mais, père, vous pleurez.

- Nos chasses perpétuelles avaient presque complètement détruit les peuplades où nous nous approvisionnions. On ne voyait plus que très rarement passer à l'horizon les bandes décimées des agiles caribous. Nos légions se démembrèrent. Les grandes familles, une à une se proclamèrent indépendantes et notre multitude d'autrefois se vit morceler par la famine: seul ennemi que nous n'avons pu vaincre. L'affaiblissement des louves les rendaient incapables de nourrir leurs petits qui mouraient en naissant. Les hurlements des mères éplorées emplissaient le ciel. La faim devint si grande que les loups ne se reconnaissaient plus entre eux: les carnages fratricides se multipliaient et les aurores septentrionales n'enflammaient plus des entrailles sanguinolentes et des débris de bandes qui erraient comme des épaves sur la blanche mer des steppes.



- C'est affreux père. Vous avez vu ça, vous? Comme ce doit être triste d'avoir de tels souvenirs.

-Oui, c'est triste, mais... salulaire. Cela entretient dans le coeur un feu sacré: la noblesse et le courage. Cela empêche de faire ce que tu fais, toi, par exemple. Cela préserve un peuple et garde

de la mollesse voluptueuse qui le tue peu à peu. Non, mon fils, nous, les loups, ne sommes pas faits pour dormir et danser. Nous sommes nés dans la course et devons mourir en courant. Si nous demeurons ce que nous sommes aujourd'hui, alors, tu pourras dire au nom de la race:

«JE SUIS UN FILS DÉCHU DE RACE SURHUMAINE...»(1)

et nul ne protestera, car tous auront le sentiment de leur décadence, même toi.

- Vous êtes dur, père. Je ne savais rien de tout, moi. On ne m'en a jamais parlé et l'Histoire, ça ne se devine pas.

- Quand un peuple ne sent plus d'instinct son devoir, c'est qu'il est perdu: comme nous.

- Mais, dites-moi, père, comment se fait-il que nous habitons maintenant les montagnes de Charlevoix? Il me semble qu'il y a loin d'ici aux steppes.

- C'est exact, mon fils, des milliers et des milliers de sauts. Après les sinistres désastres dont nos aïeux furent les victimes, ceux qui restaient de notre famille décidèrent de transhumer vers le Sud où ils espéraient trouver la nourriture nécessaire à leur subsistance. Or, un jour qu'ils erraient à l'aventure, indécis de la route à prendre, ils rencontrèrent une piste; de celles que font les cométiques des hommes blancs qui viennent explorer le Nord. Devinant que cette trace les conduirait où ils voulaient aller, ils la suivirent longtemps, à rebours, d'un petit trot léger et rapide. Parvenus aux confins de la steppe, ils s'arrêtèrent et, se tournant vers leur patrie originelle, ils poussèrent un hurlement si long et si triste qu'on eût dit qu'ils avaient des larmes dans la voix: «ADIEU»... Puis ils reprirent leur course, suivant toujours la même piste et souffrant sans cesse du même mal, jusqu'à ce qu'ils atteignirent les premiers contreforts des Laurentides. Ils étaient sauvés. C'était la mi-novembre. Les troupeaux de moutons paissaient encore les prairies désolées. Ils dînèrent bien ce jour-là. Enfin, ils s'établirent définitivement ici, dans les gorges boisées et silencieuses qui flanquent la BAIE SAINT-PAUL à l'ouest.

- Et depuis ce temps, ils n'eurent plus d'autres malheurs, père?

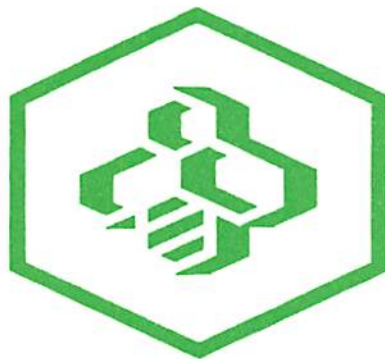
- Il reste encore les balles des hommes qui de temps en temps font du mal à nos bandes mais ce n'est rien et nous n'y prenons pas garde. Parfois aussi, il vient un homme, enveloppé dans une grande peau noire recouverte de divers ornements et semblable à un drapeau qui nous fait des signes avec sa main, comme s'il voulait nous envoyer... Ils l'appellent curé, je crois... On ne le connaît pas beaucoup et il n'a pas l'air méchant.

- Merci, père, je vais à l'exercice et je vous jure que je serai un des meilleurs chasseurs de moutons.

Québec, 2\4\47

CÔTÉ, Georges-René, «La légende des loups de la Baie», *Le Réveil de Charlevoix*, 15 juillet 1948.

(1) SAVARD, Félix-Antoine, *L'Abatis*, Fides, Montréal, 1943, p. 145.



Desjardins

SOLIDAIRES
dans l'engagement

Fières de s'associer à la revue *Charlevoix*



Les caisses populaires Desjardins
de la grande région de
Charlevoix



Une incroyable force de coopération

Caisse populaire Desjardins de
Baie-Sainte-Catherine
Doris Asselin, dir. 237-4315

Caisse populaire Desjardins de
Clermont
Diane Néron, dir. 439-3982

Caisse populaire Desjardins de
Saint-Bernard-sur-Mer, Île-aux-Coudres
Yvon Dufour, dir. 438-2486

Caisse populaire Desjardins de
Saint-Siméon
Raymond Poirier, dir. 638-2493

Caisse populaire Desjardins de
Saint-Aimé-des-Lacs
Laurier Lévesque, dir. 439-4633

Caisse populaire Desjardins de
Saint-Louis, Île-aux-Coudres
Yves Simard, dir. 438-2855

Caisse populaire Desjardins de
Saint-Fidèle
Claudine Pelletier, dir. 434-2473

Caisse populaire Desjardins de
Notre-Dame-des-Monts
Julien Tremblay, dir. 439-2067

Caisse populaire Desjardins de
Baie-Saint-Paul
Roméo Bolduc, dir. 435-2228

Caisse populaire Desjardins de
Cap-à-l'Aigle
Richard Lavoie, dir. 665-4495

Caisse populaire Desjardins de
Saint-Irénée
Jean Brassard, dir. 452-3285

Caisse populaire Desjardins de
Saint-Urbain
Pierre Tremblay, dir. 639-2421

Caisse populaire Desjardins de
Pointe-au-Pic
Guylain Tremblay, dir. 665-6446

Caisse populaire Desjardins de
Notre-Dame-des-Éboulements
Linda Gagnon, dir. 635-2429

Caisse populaire Desjardins de
Saint-Hilarion
Martin Lévesque, dir. 457-3972

Caisse populaire Desjardins de
La Malbaie
Raymond Lajoie, dir. 665-4443

Caisse populaire Desjardins de
Saint-Joseph-de-la-Rive
Danièle Tremblay, dir. 635-2411

Caisse populaire Desjardins de
Petite-Rivière-Saint-François
Martin Lavoie, dir. 632-5255

H

ville de Baie-Saint-Paul
fière de son passé...



S

uberte sur son avenir.



Maire: Jacinthe B. Simard
Conseillers: Fernande Desgagnés
Jean-Guy Tremblay

Marc-André Gagnon
Rosaire Tremblay

Marcelle Simard
Louisette Turcotte